

# «Livre au chapeau»

Il s'agit d'un "livre au chapeau". J'assure l'impression initiale et le distribue librement. Si vous l'aimez, définissez votre prix.

Ce système me permet de publier en m'affranchissant de la bureaucratie et incertitude de l'industrie éditoriale.

Il y a trois façons d'effectuer un paiement:

- **Espèces**
- **Virement bancaire ou dépôt:** Alias *jmgurrera1*
- **Paypal /Carte de crédit:** [paypal.me/jmgurrera](https://www.paypal.me/jmgurrera)

Si vous avez d'autres idées, contactez-moi.

Merci :)

Contacts

- Web, [jmgurrera.com.ar](http://jmgurrera.com.ar)
- Blog, [medium.com/@jmgurrera](https://medium.com/@jmgurrera)
- Email, [jmgurrera@gmail.com](mailto:jmgurrera@gmail.com)
- WhatsApp, +54 9 11 2283 9356

# L'imperceptible mal

Juan Manuel Guerrero

*A ceux qui donnent en premier.*

# Introduction

Ceci est un livre d'histoires courtes. C'est une compilation des meilleurs morceaux (pour cette édition) de mes quatre livres publiés jusqu'à présent. Punto Rosalía, Une aventure misérable, Cela ne va pas être facile et Succession d'éveils dans une ville inconnue.

L'autre façon de présenter ce livre serait de dire qu'il est le meilleur de ce que j'ai à offrir.

Il renferme la tranquillité épictéenne de n'avoir rien gardé pour moi ; la tragique confirmation que ceci est tout, il n'y a rien de plus, tant d'heures de travail réduites à cette discutable poignée de pages ; et la résignation d'imprimer ce livre sachant ou souhaitant (peut être ces deux choses ne font qu'une) que les meilleurs écrits sont encore à venir.

Dans certaines introductions, j'ai erré entre les limites de la fiction et de la réalité de mes récits, sur leurs thèmes, sur ma difficulté d'écrire des introductions comme celle-ci. Plus d'une fois j'ai tenté en vain d'inclure une réflexion sur les motivations ultimes de mes écrits. Aujourd'hui je n'écrirai pas sur ces questions. Les nouvelles dévaluations du peso argentin rendent l'impression de pages supplémentaires chaque fois plus coûteuse.

Je vous dirai simplement que je suis né, vis et vivrai en Argentine, endroit incompréhensible mais terre fertile pour le soja et la littérature. Berceau de Borges, Messi y Francisco. Le pays qui persévère à avancer tout en reculant.

Pour en connaître un peu plus sur moi, une brève biographie se trouve en fin de livre.

Cette édition est publiée sous une Licence Creative Commons très souple. Cette licence de Culture Libre peut donc être publiée de nouveau librement y compris à des fins commerciales (voir page 143).

# Rêve en Uppsala

*Pour Karina.*

*« Tout ceci est comme un rêve – dis-je – et je ne rêve jamais. »  
Javier Otálora, dans le compte Ulrica de Jorge Luis Borges*

Je me réveille. C'est encore l'aube, mais le matin domine déjà la grande fenêtre de ma chambre. A travers le double vitrage, depuis mon lit, je peux seulement voir un énorme bosquet vert qui en hiver doit être blanc. Je ne peux plus me rendormir.

Je me souviens de tout avec une saisissante clarté.

Comme s'il s'agissait d'une nouvelle saga de Flateyjarbók, notre rencontre à la saveur d'un mythe s'est produite sur les rives de la rivière Fyrisan.

— Que fais-tu ? — lui demandais-je, même si je le savais déjà.

— Rien de spécial, je marchais seule — elle me donna une opportunité que la réalité ne m'aurait jamais offert.

— Comme moi. Peut-être pouvons-nous le faire ensemble — j'ai emprunté la plaisanterie de Schopenhauer citée par Javier Otálora.

Nous marchons. Quelques mètres seulement après l'avoir rencontrée, je su que j'étais amoureux. Jusqu'à cet instant, je ne l'avais jamais été.

Grâce à une de ces raisons qui ne se passent que dans les rêves, je compris que tout se déterminerait quelques heures plus tard, pendant la nuit. Cependant il ne s'agissait pas d'attendre ce moment passif, mais plutôt de donner la forme de libre arbitre à ce temps inévitable.

Sans nous en rendre compte, nous avons parcouru la totalité du Stadsträdgården. De retour sur les hauteurs, nous pouvions deviner les imposantes tours pleines du Slott, ce château rose, digne de la plus pure et fine fantaisie. Elle n'a pas pu refuser mon défi et nous avons couru jusqu'à lui. Je n'ai pas pu me laisser vaincre, malgré sa meilleure condition physique, peut-être parce que je suis un homme, ou peut-être parce que dans les rêves utopiques l'amoureux triomphe toujours.

Alors que nous reprenions notre souffle, j'étais certain qu'un baiser inattendu ne m'était pas interdit. Je me suis retenu, même si je savais la sécurité inéluctable que procure l'attraction mutuelle, il était encore trop tôt. J'avais le sentiment de la connaître depuis l'époque lointaine d'Ymir, et pourtant notre temps partagé ne se comptait qu'en minutes.

Elle avait soif, il ne me semblait pas que celle-ci résulte de notre course, mais de quelque chose de plus fondamental et pérenne. Je sentais que c'était déjà le cas au moment où nous nous étions rencontrés, peut être bien avant, peut-être même depuis toujours. Au centre de la cour du Slott, trônait une fontaine. Nous avons bu, surtout elle, beaucoup, comme si elle respirait l'eau à la place de l'air.

Nous avons quitté le château rose en longeant son parc, le Slottparken, comme le roi Jans avait dû le faire tant de fois. La solitude qui nous entourait était absolue et accentuait la proximité qui grandissait entre nous, comme les jours de printemps scandinave qui rallongent. Quelques lapins bruns aux coups de pinceau noirs et blancs sur les oreilles jouaient sur la rive gauche du parc.

Elle avait une étrange façon de ralentir son pas, s'arrêtant presque devant moi, alors que nous continuions notre discussion. Elle ne devait pas savoir, que dans le sud, cette attitude pouvait être une invitation à s'embrasser. Arrivés au bout du chemin, les cloches se sont mises à sonner. J'ai instinctivement cherché l'imposante Domkyrka, mais impossible de la voir. Une fois de plus elle s'est arrêtée.

Je lui ai parlé du parc, de la solitude, des cloches, de ma poitrine angoissée, de ma vaine tentative de me contenir. Je voulu l'embrasser, mais elle m'a retenu, a baissé le regard et n'a plus dit un mot. Je craignais avoir rompu notre intimité, mais elle venait de se renforcer.

Une fois de plus, comme si j'avais perdu la mémoire, elle me rappela qu'elle avait de nouveau soif, je l'ai regardé un long moment avec perplexité.

A vive allure nous avons quitté le parc pour rejoindre le centre-ville.

Tous ceux qui n'étaient pas dans le parc se retrouvaient ici. Malgré ma connaissance approfondie de cette ville, nous avons découvert un bar que je n'avais jamais vu auparavant. Sur le comptoir, nombreuses bouteilles d'eau étaient disposées. Les patrons du lieu, semblaient savoir qu'elle et sa

soif arriveraient bientôt. Elle buvait avec dévotion, dans un étrange naturel et semblait s'emplit d'un certain calme, que je devinais trop fragile.

La nuit s'était déguisée en un doux après-midi. Face au bar coulait une rivière, qu'un pont délicat enjambait, dont les arches jouissaient de la compagnie d'infinies fleurs multicolores. Comme si nous désirions que cette image se grave dans notre souvenir, nous nous sommes approchés.

En silence nous avons rejoint le pont, nous nous sommes appuyés sur la balustrade et mêlés aux fleurs multicolores. Baignés dans cet air parfumé, nous avons regardé le ciel, inhabituellement dégagé, doucement s'éteindre. Seuls des mots auraient pu ajouter une sensation différente à ce moment clair du firmament. Les yeux dans les yeux, il était évident que nous comprenions tout. Nous nous sommes souri. Je voulu l'embrasser mais à nouveau elle m'a retenu et baissé le regard.

Sous nos pieds, la rivière glissait comme le temps passait. Un peu plus loin, le courant se transformait en cascade, dont le chant de sa chute gonflait la beauté de ce passé encore si présent. Encore plus loin, plus improbable aussi, un grand nombre de suédois chantaient, s'étreignaient et riaient.

Nous quittions le pont et le centre-ville. Les personnes, comme elles étaient apparues soudainement, à l'inverse, disparurent complètement. De nouveau, nous étions seuls.

Il était presque minuit. Mon cœur le savait.

Nous nous sommes assis sur un banc, près d'une librairie. Les livres exposés en vitrine me paraissaient impénétrables. Le banc était large, et orné d'une sculpture à l'une de ses extrémités. Elle semblait représenter un élan, difficile à dire, à moins que l'on ne s'arrête pour l'examiner de plus près.

Tenté par le piège de l'analyse, je découvris que tous les éléments du contexte dans lequel nous nous trouvions, souffraient d'une propriété suspecte ; les pavés des trottoirs, les bordures, les réverbères, le banc, ainsi que le jeune arbre près de lui, les dizaines de vélos stationnés, bref tous les objets qui nous entouraient.

Des rangées interminables de fenêtres identiques nous regardaient depuis les façades opposées. Dans chacune d'elles, juste au centre, une lampe blanche diffusait une faible lumière.

Les dernières lueurs du soleil flottaient encore sur la ville, la clarté mourante déployait un romantique manteau d'ombres chaleureuses dont la conception paraissait être l'œuvre de Freyja en personne.

Pas un seul souffle de vent, tout était gelé. J'avais le sentiment d'être dans une photographie. Le silence aussi était complet. Je pouvais écouter les plus légères variations de sa belle voix, sans aucun effort.

Le froid, l'éternel froid, n'était simplement pas là.

Je sentais, qu'à sa manière nordique, elle cherchait à se rapprocher. Une fois de plus je voulu l'embrasser, elle m'a retenu, mais, cette fois-ci, sans baisser les yeux. Le silence m'est apparu comme un appel à l'aide.

— Puis-je savoir pourquoi ? — Ai-je demandé, trahissant mes convictions les plus profondes sur la façon de gérer un refus. — Tu peux me dire 'je ne suis pas attirée par toi' la raison ultime qui me libérerait.

Elle baissa les yeux, comme il convenait sur ses terres, et pensa sa réponse.

— Un autre amour — Me dit-elle, en me condamnant à l'enfermement.

— Tu vas m'embrasser? insistais-je en essayant de trouver une sortie à tant d'incertitudes.

— Non, pas aujourd'hui. — elle a cherché à retarder cette petite mort avec une pomme de Iðunn. En échange, j'ai reçu sa réponse telle une hache tranchante, enfoncée dans la poitrine, car demain, il est presque toujours trop tard.

Je lui ai pris la main. Elle ne l'a pas repoussée.

Les cloches se sont remises à sonner. Il était minuit.

Dès lors, le final —la désintégration postérieure au final— s'est accélérée, comme une chute libre, au point de ne plus s'en souvenir.

Je suis seul, assis sur mon lit regardant par la fenêtre, les vitres démultiplient le feuillage extérieur. Tout était si inhabituel, si magique. Tout sauf la douleur. Cette douleur qui a été, et sera trop réelle.



# L'imperceptible mal

*Pour  
Germán.*

*« La vraie mission de chaque homme était celle-ci : parvenir à soi-même. Qu'il finisse poète ou fou, prophète ou malfaiteur, ce n'était pas son affaire ; oui, c'était en fin de compte dérisoire ; l'important, c'était de trouver sa propre destinée, non une destinée quelconque, et de la vivre entièrement. Tout le reste était demi-mesure, échappatoire, fuite dans le prototype de la masse et peur de son propre moi. »  
Hermann Hesse, dans son livre Demian.*

*« Est-il possible de profiter de la vie sans transgresser les lois de la morale ? »  
Maxim Gorky, dans son conte Le prêtre de la morale.*

Je suis un mauvais gars. Le célébrer fait partie de ma méchanceté. En ma faveur, je peux dire qu'il s'agit d'une méchanceté relativement inoffensive, subtile, peut-être indéchiffrable. Et aussi, plus important encore, je peux dire que ce mal m'a conduit à une choquante vérité, que j'ai l'intention de partager à travers cet écrit.

Pour arriver à une telle révélation, il est nécessaire de me connaître d'avantage. Ou plutôt, vous dévoiler un peu plus mon quotidien.

Le matin, quand je me réveille, je ne me lève pas immédiatement. Tout d'abord, parce que je n'en ai pas besoin, mon travail me permet des horaires assez flexibles. Deuxièmement, et je dirais fondamentalement, car j'attends que mes colocataires se réveillent. Quand le premier réveil sonne, alors oui, je cours dans la salle de bain et je l'occupe. Je l'occupe longuement et sûrement. Je m'assois sur les toilettes et donne du temps à mes besoins primaires, que cela soit pressé ou non. Puis je me rase lentement, en soignant chaque détail de ma barbe ; bien que, je précise, cela ne me préoccupe pas spécialement. Ensuite je prends une douche chaude et reconfortante. Si c'est une date importante pour mes colocataires, je me fais couler un bain avec des bougies et des bâtons d'encens. Mes colocataires

sont des plus prévisibles. Tout d'abord ils attendent, car ils savent qu'ils n'ont pas plus de droits que moi à l'heure d'occuper la salle de bain. Lorsque le moment prudentiel est passé, ils frappent à la porte. « Occupé » je réponds avec neutralité, ce qui n'est pas toujours facile, car la situation me procure souvent un rire intense qui, quelques fois, renferme même une part de bonheur. Après un autre moment raisonnable, ils me demandent « d'aller aux toilettes, sans regarder ». « Non, je sors de suite » je mens malicieusement. Comme je ne sors pas, ils commencent à frapper à la porte et à insister. Je réponds « Il faut se lever plus tôt ». Quand la situation s'éternise, là oui, je sors. Des situations similaires se reproduisent dans la cuisine, autour du grill, et dans d'autres parties communes de la maison.

Bien sûr, chaque fois que nous faisons une réunion de colocataires, ces sujets sont traités en profondeur. Alors, juste pour prolonger au maximum la rencontre, j'argumente de très longues explications remontant à mon enfance. Dans ces justifications, je n'économise pas les concepts psychologiques déversés par mon thérapeute lors de mes séances de psychanalyse qui durent depuis plus de dix ans. Lorsqu'ils se lassent de m'écouter, et tentent d'intervenir, je ne leur permets pas ; « je vous ai écouté tous attentivement et patiemment, je ne vous demande ni plus ni moins la même chose, avoir un peu de respect pour mes propos et me laisser terminer, car sinon... » Au final, ils se rendent compte, que m'interrompre est encore plus coûteux que de m'écouter, alors ils se résignent à me tolérer, et à moyen terme, finissent par ne pas développer bon nombre de débats qui, bien sûr, devraient être débattus.

Il est important de souligner que mes actions malveillantes génèrent chez mes compagnons le besoin d'être meilleur. Ils doivent être plus organisés, plus silencieux ou plus perspicaces. Ils doivent mieux raisonner, et éviter de laisser place à ma méchanceté. Cela ne veut pas dire que je sois bon. Je suis méchant, sans aucun doute, même lorsque les gens ne le réalisent pas pleinement. Au lieu de cela, ils me considèrent un peu compliqué ou, assez fréquemment, ils se considèrent eux-mêmes être la cause des situations dans lesquelles ils sont impliqués lorsqu'ils me fréquentent.

La grande différence entre les autres et moi — et je ne parle pas seulement de mes colocataires — est ma majeure disponibilité de temps, ma

patience d'acier et mon imperturbabilité absolue dans les situations de conflit.

Finalement quand mes colocataires quittent la maison, moi aussi. En général, je vais au bar habituel.

Je ne l'ai pas choisi pour la qualité de ses produits, ou pour son service, mais parce qu'il y a une table juste devant une tuile cassée, sur laquelle une quantité surprenante de passants trébuchent. Cela m'amuse énormément, surtout quand ils tombent au sol ; parfois, ils éparpillent même des papiers ou, mieux encore, de la nourriture et des boissons. Je leur parle souvent lorsqu'ils passent, pour accentuer la distraction et favoriser les chutes. S'ils tombent, je me précipite à leur aide, principalement pour profiter du spectacle de près. Les gens, une fois rétablis, ne savent plus comment me remercier.

J'aime aussi ce bar car il a ses habitués, à qui je prends un malin plaisir à dérober leurs journaux favoris. Vu qu'ils sont nombreux, et que chacun a ses préférences, je fais tourner les victimes de manière aléatoire, pas seulement pour me divertir avec une variété de visages offusqués, mais aussi pour rendre le phénomène inattendu. Lorsque j'arrive sur place, j'identifie les habitués qui ne sont pas encore arrivés et, en fonction de cela, je choisis les journaux. Parfois, j'en prends plus d'un en essayant qu'ils soient idéologiquement opposés, de façon à ce que lorsque l'habitué vient demander un des journaux, je m'excuse d'être en train de le lire et je lui passe l'autre. Bien qu'à contrecœur, ils acceptent presque toujours. Ainsi, ma méchanceté et moi, nous contribuons à la tolérance politique de notre cher pays. En tout cas, une fois le journal pris, je ne le quitte plus jusqu'à ce que l'habitué parte. Cela implique parfois que je sois en retard au travail, ce qui n'est pas réellement un problème vu que je bénéficie d'une stabilité de l'emploi. De plus, déranger mes supérieurs avec une arrivée tardive ne me déplait pas plus que cela.

Si je vais dans un nouveau bar, j'aime bien qu'il soit spacieux, surtout sur sa longueur. Cette préférence s'explique par mon désir de m'asseoir le plus loin possible du comptoir, afin que le serveur soit obligé de parcourir une longue distance pour me servir. Bien évidemment le malchanceux n'est au courant de rien. Lorsqu'il s'approche pour la première fois, je lui explique avec la plus grande amabilité que j'attends un ami qui m'est cher et que je lui serais très reconnaissant de bien vouloir revenir dans quelques

minutes. La scène se répète deux ou trois fois. Lorsque le serveur abandonne, je lui annonce avec regret que mon cher ami ne pourra pas venir et que je souhaiterais lui poser quelques-unes des questions les plus raisonnables, lesquelles dépassent le menu et nécessitent une réponse de la cuisine. Le serveur va, demande, et revient avec des informations qui, en général, ne me sont pas suffisantes. Tout semble le plus naturel, et bien souvent ce sont les serveurs qui s'excusent de leurs imprécisions. Je les rassure, et finalement commande. Pendant le service, je les appelle plusieurs fois et en plus de souligner la qualité de la prestation, je leur transmets de nouvelles préoccupations ou exigences.

Je dois admettre, qu'en plus de la méchanceté, j'ai une grande faculté de logique mathématique, ce qui me permet d'agir avec cohérence. Les gens ressentent les conséquences de ma mauvaise intention, mais ne peuvent en aucun cas me porter pour responsable, pas même de manière inconsciente. Seuls quelques-uns, les plus intelligents, soupçonnent quelque chose d'étrange. A mon tour, je me rends compte qu'ils le perçoivent et alors en général, je m'éloigne. J'aime ennuyer les gens, mais pas me compliquer la vie.

Une fois le déjeuner terminé, je pars à la recherche de ma voiture. La circulation en ville est tellement désordonnée que le respect des règles peut être une véritable torture pour le reste des automobilistes.

C'est pourquoi, malgré l'intense circulation, je laisse passer chacun des piétons qui croisent mon chemin, je respecte chacune des couleurs orange du feu et je cède, systématiquement, la priorité aux autres automobilistes dans chacun des croisements. Ce dernier cas engendre pas mal de conflits internes, puisque l'ennui que je suscite à ceux qui sont derrière est compensé par le soulagement de ceux à qui je cède le passage. Mais c'est la vie, parfois il n'est pas possible de mortifier tout le monde à la fois, et il devient inévitable de choisir les victimes. En aucun cas, je ne facilite les véhicules venant de derrière. Ce n'est pas si facile de m'échapper, ni d'échapper aux lois. Personne n'a le moindre droit de me faire une réclamation. Parfois je vois à travers le rétroviseur comment les automobilistes s'indignent et gesticulent violemment avec leurs bras : ils les ouvrent, frappent le volant ou se prennent la tête tout en se plaignant à un copilote imaginaire. Certains ont même crié « Pépé ! ». En guise de réponse, j'ai souri, et pointé mon pouce en l'air, une façon de reconnaître la

situation mais surtout de bloquer l'exutoire. Bien évidemment, je ne suis pas aussi puriste et je peux laisser de côté la loi lorsque la situation le justifie. Par exemple si la circulation est trop congestionnée et que les klaxons commencent à se faire entendre, je m'y joins avec détermination et intensité, en appuyant sur le klaxon de manière continue, juste pour rajouter du stress aux automobilistes coincés.

Comme chacun peut l'imaginer, le bureau est un excellent endroit pour étaler ma méchanceté. Quand j'arrive, je ne salue pas l'agent de sécurité, bien que j'aie noté que mon indifférence le dérangeait particulièrement. L'agent ignoré, je me dirige vers l'ascenseur et j'attends de pouvoir monter seul. Pourquoi ? Parce que je me délecte du précieux moment où je suis dans l'ascenseur et qu'une autre personne arrive en courant avec l'intention de monter. Je réagis de manière excessive et appuie sur le bouton "Fermer" plusieurs fois, autant de fois que possible. Si la personne parvient à monter, elle croit naïvement y être arrivée grâce à moi, et me remercie. Si elle n'y parvient pas, je lui offre une profonde expression du type : « nous avons tout essayé » et, une fois la porte fermée, je monte souriant jusqu'à l'étage de mon bureau.

Mon patron ne se plaint presque jamais de mes arrivées tardives. Premièrement, parce que cela ne l'intéresse pas vu que ce n'est pas son argent qui est en jeu. Et deuxièmement, parce que lorsqu'il a essayé, il s'est confronté à mes arguments sans fin, une situation déjà décrite, que toute personne censée souhaite éviter.

Le travail que je fais n'est pas pertinent pour tout le monde, sauf pour le pauvre citoyen ayant initié le processus. Ce pauvre diable ne parviendra jamais à me connaître, il n'aura aucun moyen de se plaindre, et à long terme, il apprendra à se contenter de l'attente. Vu que la seule incitation à avancer est ma propre volonté, le traitement des dossiers se déroule très arbitrairement et lentement. Le nombre de dossiers à traiter par jour ne dépend que de moi, et plus important encore le choix de ces derniers. Par exemple, il y a des dossiers que je reporte parce que le nom du citoyen en question me déplaît ; ou des démarches que j'annule car il y a un champ de réponse (peut être sans importance) qui n'est pas complet ; donc la procédure revient en arrière et doit être recommencée.

Mes collègues de travail ont appris à m'éviter, ce qui est une bonne chose car je ne suis pas non plus intéressé pour interagir avec eux.

J'ai aussi des subordonnés. Grâce à eux, j'ai découvert des astuces sophistiquées à propos de ma méchanceté. Bien qu'il soit difficile à croire, il y a en elle une certaine grandeur, car je ne la diffuse pas spécialement à mes subordonnés mais plutôt de manière démocratique entre tout l'organigramme de ceux qui m'entourent. C'est comme si l'orgueil et la méchanceté, du moins en moi, étaient des dimensions qui fonctionnent indépendamment.

Quand je quitte le travail, je vais en général à l'université. J'ai la possibilité de le faire grâce à mon temps libre et au système gratuit. Je n'ai aucun intérêt à obtenir un diplôme, mais plutôt à participer aux cours avec des questions délicates, ou des interventions sans fin. "Je ne sais pas, mais je suis contre" est mon idéologie dans ce repaire. Cela implique presque toujours d'adopter des positions de la droite la plus radicale, afin de soutenir des discussions tendues avec les interminables hordes marxistes qui peuplent l'université. A la bibliothèque, je prends soin de commander des livres qui n'existent pas ou traitant de sujets qui n'ont rien à voir avec le département d'étude. Je me réjouis aussi de compliquer le travail administratif du personnel non enseignant. Cela il faut l'admettre implique un acte de justice remarquable.

De retour à la maison, je prépare le dîner. Autant que possible, j'essaie de créer un conflit final avec mes colocataires avant d'aller dormir, surtout pour troubler leur sommeil. Dans le cadre de ma plainte, je ne manque pas de mentionner que « j'ai eu une journée difficile » ou que « je ne tolère plus de telles choses ». S'il y a des cris, des pleurs, des portes qui claquent, tant mieux.

Là allongé dans mon lit, je passe en revue les événements de la journée et je dors paisiblement, en toute tranquillité, comme un ange.

Est-ce que je suis fière de ma méchanceté ? Je n'en dirais pas tant, seulement je l'accepte entièrement. Encore plus : je m'accepte entièrement, sans blâme, comme le ferait un vrai loup-garou.

Ma famille, en revanche, ne l'accepte pas. C'est pourquoi ils ont décidé de financer la thérapie évoquée précédemment. J'ai accepté la proposition, surtout pour souligner la futilité d'un tel projet et pour maximiser les niveaux de frustration de mes chers parents, frères et sœurs.

Mon psy ne sait pas que la thérapie est financée par ma famille. Sans aucun doute, ce secret détient la clé qui, en l'ignorant, l'empêche de sortir

de la confusion. "Pourquoi ce type vient-il perdre son temps et, en plus, il paie pour le faire ?" Je suis sûr que c'est ce qu'il se demande à chaque fois que ma visite s'achève. S'il découvrait que ma famille est celle qui paie ses services, alors je déciderais moi-même de commencer à les payer de ma poche afin de ne pas lui offrir la satisfaction de comprendre.

Des amis ? Non, je n'en ai pas. Qui voudrait d'un ami comme moi ? Et, qui plus est, qui comme moi voudrait un ami ?

Des petites amies ? Encore moins.

Par contre, j'ai des lecteurs, puisque je suis aussi écrivain. J'aime aussi jouer avec eux. Par exemple, j'aime leur promettre une vérité choquante qui ne semble jamais venir. La question s'étend sur des paragraphes divertissants et prometteurs qui, cependant, ne mènent à rien. Dans le dernier paragraphe, le scénario le plus redouté devient réalité : il n'y a aucune vérité, tout était supercherie. À ce stade, les lecteurs se sentent idiots d'avoir fait confiance à un sale type. Et même si cela fait mal, ils le sont. Donc, ils décident d'abandonner l'écrit, indignés. Et à ce moment-là, la plus grande magie se produit, le mal ultime : oui il y avait une vérité choquante après tout. Ou peut-être pas.

# Succession d'éveils dans une ville inconnue

De temps en temps, je me réveille dans une ville différente à la mienne. Cela se produit de manière aléatoire. Je ne suis pas certain que ce soit toujours la même ville. Parfois j'en suis sûr, mais avec quelques variantes. D'autres fois, je suis certain que ce sont des villes différentes mais jumelées par un fait réitéré et fondamental : ma perplexité.

De toute façon, la sensation au réveil est en général plus ou moins la même. J'ouvre les yeux et je vois une chambre étrange : un lit plus grand, des couleurs que jamais je ne choisirais, trop d'appareils électroniques, parmi nombreux autres détails sans importance. Ce qui m'interpelle davantage que ces derniers, est la dynamique singulière que le temps acquiert.

Pour commencer, il n'y a pas de réveil. Le retour à la conscience se produit de façon placide et naturelle. J'écoute seulement quelques oiseaux lointains, qui gazouillent avec tranquillité. Je ne suis pas pressé, non pas parce que je n'ai pas de tâche à accomplir, mais parce que mon corps entraîne avec lui l'inertie d'un étirement peu fréquent mais sûr. Une nonchalance qui ne connaît ni commencement ni fin et me ramène à l'enfance, où les distances du temps me semblaient interminables. Donc, je reste étendu sur le lit, en paix, jusqu'à ce que je ressente une envie presque oubliée de me lever.

Au début, la peur était grande, mais au fil du temps, j'ai appris à faire face à cette étrange sensation de me réveiller dans un autre monde. Je pourrais dire que je ne sursaute plus. Je me sens juste submergé d'étonnement.

Quand je me lève, je quitte la chambre et me perds dans un appartement qui me semble étranger. Avec ce sentiment, je déambule jusqu'à trouver la salle de bain. Une fois-là, je me regarde dans le miroir et je le confirme : c'est bien moi. Tout est très clair, comme si ce n'était pas un rêve. Je me lave le visage pour reprendre mes esprits avec le besoin instinctif de commencer à comprendre.



La soif de compréhension reste insatisfaite, car il n'y a pas de manière raisonnée de l'expliquer.

De retour dans la chambre, je m'habille. Les vêtements sont les mêmes que d'habitude. Une fois habillé, je cherche la cuisine. En chemin, je regarde les murs et les portes au fond du couloir, j'ai la certitude de ne pas connaître cet appartement, bien qu'il m'inspire une surprenante familiarité, comme si j'avais effectivement vécu ici pendant des mois et ne parvenais pas à m'en souvenir.

Lorsque je trouve la cuisine, j'ouvre le réfrigérateur : il est vide. Je ne m'attendais pas à mieux, mais je ne peux éviter la déception. Le besoin d'un petit déjeuner me pousse à sortir, même si ça ne semble pas être le cas, ceci est une bonne nouvelle.

Je passe la porte d'entrée, descends les escaliers. Je me demande combien d'étages je devrais descendre. Heureusement, il n'y en a que deux. Je quitte l'immeuble.

Je me trouve dans une rue que je n'ai jamais vue. Je contemple les alentours, et après de nombreuses années, je me sens à nouveau tel un enfant. Je n'ai aucune notion d'où je suis, ni d'où je dois aller, ni pourquoi. Il fait frais, mais le soleil, comme un père, m'offre des caresses réconfortantes. Je les reçois avec plaisir, accueillant, et sans hâte, tandis que je ferme les yeux et qu'un sourire m'échappe. Pris par surprise, je me rends compte que je suis heureux.

Sans abandonner ma sérénité, debout face au soleil, je comprends que mon égarement me libère. Je n'ai aucune orientation, ni raison. Je ne connais pas les autres et je ne souhaite pas les connaître. Personne ne m'attend, ne me demande, ou n'a besoin de moi. Je n'ai pas d'obligation, je n'ai rien à faire.

Quand le soleil me suffit, je marche à la dérive à la recherche d'un café dans lequel je pourrais petit-déjeuner. Je le trouve. Il est petit et chaleureux, avec des tables et chaises en bois. Il se situe sur une rue peu passante et silencieuse. Je m'assois avec la plus grande tranquillité. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu faire dans ma propre ville, mais pour je ne sais quelle raison ne le fais jamais. Je suis toujours si occupé, si peu tranquille.

Je ne lis jamais les journaux, mais j'en demande un. Le serveur m'en propose un dont je ne connais pas le nom. Pourtant, je l'accepte volontiers.

Je le parcours comme si ces titres voués à disparaître m'importaient. Malgré mon mépris pour ces nouvelles non pertinentes, je l'apprécie. Pour dire vrai, plus que le journal, je savoure le moment de paralysie (ou d'étirement) du temps. Cela pourrait encore être mieux : s'il y avait un lendemain, je prendrais un livre à lire.

Comme je n'ai pas d'horaires à respecter, je reste dans le café. Je regarde autour de moi et me rend compte que beaucoup d'autres font la même chose, bien qu'ils soient dans leur propre ville, leur propre vie aussi. Ma liberté exceptionnelle, est pour eux, une habitude accessible ; plus encore : une normalité.

Je sors du café. Je m'arrête et regarde autour de moi. Je me sens léger. Je ferme les yeux et je m'abandonne à la fraîcheur de cette pause inespérée. Je me remets à marcher sans but, vers le centre-ville. Je marche un moment jusqu'à trouver une librairie. J'entre.

La librairie est une oasis dans l'oasis. La température est plus basse, comme lorsque l'on entre dans une caverne. Il en va de même avec la sensation de quiétude. Et avec le silence. Cela me renvoie à l'idée du passé. Mais ce ne sont que des sensations, littéraires si l'on veut, nullement comparables à la réalité indicible de me réveiller dans une autre dimension.

Sans attendre, je parcours chacune des étagères pleines de vieux livres sales. J'achète quelques classiques, même si je ne sais pas bien pourquoi, car ils disparaîtront sûrement avec le reste de l'expérience.

Je m'approche du comptoir, où un homme est en train de lire. Il paraît éternel. Ou presque aussi vieux que les livres qu'il vend. Sa façon d'être est en totale adéquation à la librairie.

L'homme que je suppose être le libraire, passe en revue les livres que je vais acheter avec une lenteur inépuisable. Il les nettoie avec un petit chiffon et dépose un marque page avec un dévouement injustifié. Je ne m'en inquiète pas. Au contraire, je profite de cette fenêtre suspendue dans le temps pour me poser de nombreuses questions.

Pourquoi je ne fais pas ça dans ma ville ? Pourquoi ai-je besoin de l'extrême d'une vie blanche pour consacrer du temps à ces petits plaisirs ? A quel moment ai-je renoncé à mes désirs les plus simples et plus purs ? Quand me suis-je laissé emporter par ce tourbillon ?

L'homme termine et me tend les livres. Sans dire un mot, il se rassoit et reprend sa lecture. Il ne me demande pas d'argent (ne donne même pas

l'impression d'en attendre), mais je lui en laisse sur le comptoir. Je suis de retour dans la rue.

Le soleil continue de m'accompagner. Je regarde ma montre, mais je ne l'ai pas. Je demande à un promeneur : il ne s'est pas passé autant de temps que je l'imaginai. A peine arrivé à cette conclusion, je me rends compte qu'elle est inutile et inopportune. De telles considérations appartiennent à ma ville, pas à celle-ci.

J'achète une salade, je vais la manger dans le parc. Je regarde les fleurs, les arbres et les gens. Je regarde la rue : les voitures me dérangent, mais pas autant que d'habitude.

Le reste de la journée se passe d'une manière similaire qui n'a plus besoin d'être décrite.

La succession de réveils dans la ville inconnue me pousse à une sagesse subtile. Petit à petit, à chaque réveil, j'abandonne la recherche d'explications. Au lieu de cela, je me livre à la simple jouissance de l'expérience extraordinaire. Je commence même à souhaiter que le phénomène ne soit jamais clarifié.

La nuit et la fin se poursuivent dans ma chambre. Je dors paisiblement.

De retour dans ma ville - et dans ma vie - la continuité me semble impossible.

Le voyage dans l'espace (et dans le temps) m'interpelle. Il ouvre des fenêtres et des interrogations. Cela me pousse à affronter mes routines, mes désirs et mes peurs, comme s'il s'agissait d'une bonne histoire, d'un bon livre ou d'une bonne œuvre d'art.

# Amants récurrents

*Pour Mara*

Elle est partie. Son absence est douloureuse, presque autant que l'était sa présence indéfinie. Le départ est indésirable, mais il apporte un certain calme utile à ma vie. Peu à peu, le temps passe et retrouve sa normalité. Je peux dormir sans angoisse. La nuit, qui lui appartenait, est devenue un grand espace vide. Immérgé en elle, il m'est facile de me souvenir.

Je me sers un verre de whisky et je me dirige vers la fenêtre.

Au-dessus, règne la pleine lune. Une interminable voûte d'étoiles l'accompagne ; elles sont si nombreuses et si belles. Il n'y a pas un nuage.

En bas, je les vois venir de la rue. Ils viennent accompagnés d'une tension silencieuse. Ils s'arrêtent devant la porte. Il ne trouve pas la clé, elle regarde autour, peut-être nerveusement.

Aucun des deux ne peut me voir.

Lui à l'air calme et décidé. Il porte un T-shirt, un jean et des tennis, comme presque toujours. Il paraît confiant, peut-être trop, dans l'invisible.

Elle est ses propres yeux pétillants. Une bataille semble se livrer en son for intérieur. Elle est plus jeune, mais surtout sensuelle. Vêtue de noir ; seuls brillent boucles d'oreilles, colliers et bagues. Elle ne cherche pas à le séduire : elle ne peut simplement pas l'éviter.

Ils entrent dans la maison aux larges fenêtres ouvertes.

Elle impose une certaine distance. Parcourt le lieu lentement et examine chacun des objets qui occupent l'espace. Elle s'arrête avec un intérêt particulier sur les livres. Ils en parlent. Cette conversation lui plait.

Lui se tient dans un coin de la pièce. De là, il lui raconte des détails sur les aspects de la maison qui l'intéressent. Ce faisant, il ouvre une bouteille de vin et sert deux verres.

Ils s'assoient à table et discutent. Elle est trop éloignée, alors il choisit une chaise plus proche. Après quelques minutes, elle sort fumer. Il se glisse dans le large canapé et la regarde. A son retour, elle hésite ; elle s'assoit un moment sur le canapé, mais l'abandonne ensuite. La rotation des lieux et des positions se poursuit. Ils tournent autour d'un axe invisible, tout en se

cherchant avec patience et rigueur. Ils s'attirent par différents contours puis se rejettent. Tout en parlant et en buvant, ils dansent un tango subtil.

Il déborde de désir, mais se retient. Il ne veut pas la presser.

Une part d'elle est prête à tout, une autre plus forte et souterraine la retient.

Comme toujours le temps exige des définitions. Il s'approche et cherche à l'embrasser. Elle accepte, avec une telle passivité que cela semble être de l'indifférence. Ils s'embrassent pendant quelques minutes, mais il ne parvient pas à détacher les cadenas intérieurs qui l'emprisonnent. Ou peut-être, elle ne souhaite pas l'embrasser mais, pour une quelconque raison indéchiffrable, elle le fait.

C'est l'aboutissement fade de la nuit. Au point culminant, la tension s'apaise, elle commence à s'éloigner. Lui est incapable de retenir son asphyxie. Elle se convainc qu'il vaudrait mieux partir. L'excitation attendue se transforme en frustration. La conversation continue, mais ce n'est plus qu'une formalité, un chemin aimable menant à l'adieu.

Tout deux quittent la maison et se perdent dans l'obscurité de la nuit.

Triste fin, pensais-je.

Je décide que ma journée doit également se terminer. Ainsi passe la nuit réparatrice. Mais également la matinée paisible, et l'après-midi fauve. Je prépare le dîner avec un certain plaisir, le déguste avec nostalgie. Lorsque je termine, la bougie est totalement consumée.

Je me verse un verre de whisky et me dirige vers la fenêtre.

Au-dessus, la lune est presque aussi pleine qu'hier. Les millions d'étoiles sont à peine couvertes par quelques nuages se déplaçant rapidement.

En bas, j'entends des voix. Ce sont eux. Ils viennent de la rue. Ils sont accompagnés de la même tension silencieuse. Il ne trouve pas la clé. Elle regarde à nouveau les environs avec une certaine nervosité. Étrangement, vêtus comme la veille.

Ils ne peuvent en aucun cas me voir.

Lui, est tout aussi calme et désireux. Elle garde sa sensualité intacte. Ils entrent. Elle parcourt à nouveau l'endroit comme si c'était la première fois. Il la regarde immobile mais brûlant, dans son coin. Le tango est sur le point de commencer.

Toutefois, à partir de cet instant, la scène se modifie. Ce n'est pas aussi indélébile que la première fois, mais c'est encore réel. La danse séductrice se répète, même si la musique est différente. Il se montre plus décidé depuis le début. Elle, évidemment s'en rend compte et s'éloigne. La tension est maintenue à ce niveau. La conclusion est la même, bien qu'elle arrive plus vite.

Il l'embrasse, elle accepte, mais le baiser est vide.

La rencontre s'effondre. La conversation continue - elle doit continuer – mais se vide de son sang jusqu'à mourir. Ensemble, ils quittent l'endroit et entrent dans la nuit.

Triste fin, je pense encore une fois.

La nuit, le matin, l'après-midi et le dîner sont à nouveau consommés.

Je me verse un verre de whisky et me dirige vers la fenêtre.

Au-dessus, je peux voir la pleine lune et l'un de ses bords limés ; vieillir. La grande immensité étoilée est endommagée par une poignée de nuages.

En bas, j'entends leurs voix. Je ne suis plus surpris. Ils viennent de la rue, la tension silencieuse les accompagne, il ne trouve pas la clé et elle regarde autour d'elle. Habillés de la même façon.

Ils entrent. Elle réexamine l'endroit comme la première fois, il la regarde avec un désir brûlant. Le tango commence.

La musique (et donc la danse) change à nouveau. Il quitte son coin et cherche à s'approcher par la force de caresses. Elle ne répond pas. Il se sent mourir d'impuissance devant ce mur imprenable. Il le sait – il peut le sentir - elle garde des sentiments, mais il ne peut pas les atteindre. Il n'abandonne pas, il ne recule pas.

Il l'embrasse, elle accepte, mais le baiser est toujours vide. La soirée tombe en morceaux.

Triste fin.

Près de vingt-quatre heures s'écoulent. Ils ne pouvaient pas ne pas le faire.

Je me verse un verre de whisky et me dirige vers la fenêtre.

Au-dessus, il n'y a que des nuages, la lune et les étoiles se devinent à peine.

En bas, ils viennent de la rue. Tout est pareil. Ils entrent. Ils dansent le tango.

Le baiser est vide.

Triste.

La scène se reproduit, nuit après nuit.

Au-dessus, le ciel cherche en vain à épuiser les infinies inclinaisons de la lune, des étoiles et des nuages. La lune diminue jusqu'à mourir, pour renaître de l'obscurité. Je ne peux pas toujours la voir, car les nuages jouent à la cacher. Les étoiles occupent le reste et, si nombreuses, me semblent un univers.

En revanche, en bas, il se produit toujours la même chose, exactement la même chose, à l'exception de la couleur de la danse qui modifie la couleur grise qui s'obstine à revenir.

C'est ainsi que le futur progresse, au rythme du tango, du baiser vide et de la triste fin.

Une nuit, cependant, une profonde rupture se produit dans l'histoire.

Tout se répète, comme toujours. Ils sont assis sur le lit. Comme chaque nuit, il l'embrasse, mais cette fois il cesse de suite. Il se lève, éteint la lumière principale - c'est trop lumineux - et revient. Il s'agenouille sur le sol en face d'elle et l'attire vers lui. Elle accepte de l'étreindre entre ses jambes. Peut-être par hasard, peut-être par destin, cette approche qui naît de deux genoux au sol la libère. Le baiser déborde enfin.

Cette nuit, la fin n'est pas triste et ils ne quittent pas la maison. Quand ils s'endorment enfin entrelacés, je laisse mon verre de whisky ainsi que la fenêtre et je m'abandonne aussi au lendemain.

Les nuits ne reviennent plus en arrière. Désormais, elles ressemblent à la dernière. Et elles deviennent de moins en moins indélébiles.

Au-dessus, la lune, les étoiles et les nuages se combinent de tant de façons que j'en perds le fil ; Elles me semblent identiques.

En bas, la même danse d'ouverture se termine toujours par les amants assis sur le lit. Il l'embrasse, éteint la lumière trop vive, s'agenouille devant elle, l'attire, elle se libère et ils font l'amour.

La variation ne disparaît pas, mais se déplace jusqu'au moment où ils s'aiment.

Les nuits qui suivent sont d'innombrables répétitions du rituel de séduction. Elles se répètent jusqu'au moment du baiser. Puis divergent et les aventures de la rencontre amoureuse sont différentes. Chaque nuit, avec passion et lenteur, les amoureux récurrents explorent de nouvelles façons de

s'aimer. Il n'y a pas de précipitation ; ils sentent que les nuits partagées ne finiront jamais.

Mais les nuits partagées se terminent toujours. Lors de la dernière, l'histoire se rompt à nouveau d'une manière que je comprends définitive. C'est la fin.

Au-dessus, je vois le ciel totalement noir. Il n'y a pas de lune, pas d'étoile. Pas de nuage.

En bas, j'entends les pas d'un homme triste et solitaire. Je n'ai pas besoin de whisky ou de la fenêtre pour savoir de qui il s'agit. Il se tient devant la porte. Trouve la clé et entre. Il prépare le dîner. Mange jusqu'à ce que la bougie soit consumée. La mémoire lui est facile. Juste après, il fait ces deux choses.



# Ma tante est un vampire

J'aime beaucoup ma tante. Cela n'empêche pas que, depuis un moment déjà, je la soupçonne d'être un vampire.

Ce n'est pas facile de parvenir à une conclusion définitive sur le sujet. Elle ne semble pas être morte, ni même mort-vivante. Elle n'a pas de crocs pointus et ne s'habille pas de capes noires. Elle ne vit pas en Roumanie, ou en Hongrie, ni dans un château, mais dans un modeste appartement situé au centre de Cordoba, non loin de La Cañada, où elle mène une vie paisible et solitaire. Il est important de mentionner que dans le passé, elle a plaidé comme avocate, ce qui ne me rassure pas.

Son corps est bien plus qu'humanoïde, il est complètement humain. Loin, très loin d'être comme un penanggalan, ou quelque chose qui s'y apparenterait. La tête est petite, et les hanches larges, suivant la lignée génétique de sa mère. Elle a, il est vrai, un teint très blanc, mais cela est fondamentalement dû au fait qu'elle soit rousse. La peau est fragile, sujette aux bleus suite aux coups ou frottements, mais en aucun cas je ne dirais qu'elle est brillante. Le nez, arrondi et distingué, a bien les deux orifices. Les lèvres ne sont pas trop rouges et en général elle les maquille pour sortir, comme elle le fait avec le reste de son visage, ce qui la rend plus rosée et masquée. La langue n'est ni tranchante ni piquante, bien qu'elle soit assez courte ; elle n'est pas noire, comme celui d'un churel, mais rose comme celle du reste des mortels. Les ongles ne sont ni longs ni durs, mais pas tout à fait normaux non plus, car elle doit souvent consulter le pédicure. Il n'a jamais soulevé de questions à son sujet, seulement quelques plaintes concernant son retard et sa tendance à trouver des excuses.

Sa garde-robe est variée, sobre et conservatrice. À titre d'exception, je peux mentionner un t-shirt léger, original et de couleur beige Los Ramones, dont je ne suis pas certain qu'elle sache de qui il s'agit. Elle ne semble pas avoir de préférence pour la couleur verte, comme les baobhans sith ou les languis.

Son mode de vie est loin d'être sain et cela m'inquiète. Elle fume. Elle mène une vie sédentaire, sans exercice. Avec difficulté, je parviens à la convaincre de marcher un peu chaque jour. Elle possède de nombreux livres

et prétend les avoir tous lus. Cela me paraît inquiétant, pas tant pour le temps impossible que cela a dû exiger, mais plutôt pour la nature insupportable des auteurs. Lorsqu'elle ne lit pas, elle regarde une émission de télévision non moins décevante. Côté nourriture, l'alimentation saine ne fait pas partie de ses priorités. Elle préfère le plaisir direct procuré par le café et les repas chargés de sel ou de sucre. Elle a une faiblesse particulière pour le gâteau rogel, ce qui est parfaitement compréhensible. L'ail, loin de l'effrayer, l'attire. Je dirais même qu'elle en consomme en excès, tout comme la mayonnaise. Elle compense un tel trouble alimentaire par des médicaments sous forme de pilules, de différentes tailles et couleurs. Elle les prend la nuit et, si elle n'a pas ses lunettes à proximité, malgré mes avertissements, elle les choisit au toucher. Je sais, ce n'est pas particulièrement une image effrayante pour quelqu'un qui pourrait être un vampire.

Sur le plan religieux, elle se définit comme chrétienne non pratiquante, une façon aimable de dire qu'elle ne se soucie pas beaucoup de la religion. L'eau bénite et les crucifix ne lui sont pas insupportables, malgré ses critiques plus que raisonnables sur l'institution ecclésiastique. Lorsqu'elle se réfère à Dieu, elle le fait en l'appelant Le Barbu.

Avec discrétion, j'ai vérifié que je pouvais voir son reflet dans les miroirs. Elle en a plusieurs et s'en occupe avec zèle. Elle pense que les briser apporterait une énorme malchance, d'autant plus que leurs prix ont augmenté ces dernières années. Son ombre semble fonctionner normalement et suit toujours les mouvements lents de sa silhouette. Tout indique qu'elle possède effectivement une âme humaine.

Comme toutes les femmes âgées de la ville, les chauves-souris et les loups la terrifient. Mais pas plus que toute autre manifestation de la nature, comme une souris ou un cafard. Pire, et surtout différent, c'est sa réaction quand je lui parle des loups garous. Avec la terreur, s'éveille en elle un sentiment qui me rappelle le mépris.

Quand elle regarde un film, elle sursaute devant les scènes sanglantes. Plus que le désir de sang, ou la Bête qui l'habite, sa réaction suggère une peur instinctive et ordinaire. La même chose se produit avec les épisodes dans lesquels le liquide rouge élémentaire est présenté de façon directe et immédiate. Il y a peu de temps, un accident de cyclistes et un peu de sang

ont conduit une ambulance à dévier pour elle, en raison d'une baisse de pression prononcée.

Elle n'est ni trop forte ni trop rapide, comme l'on pourrait s'y attendre d'un vampire. De fait, en raison de son âge et de sa faible activité physique, elle se déplace avec une facilité toute relative. Par exemple, il lui est difficile de bouger les chaises de la salle à manger ou d'ouvrir une bouteille de soda. Hypothétiquement, son bâton de marche, pourrait contenir des mystères ou des significations cachées, mais non, c'est un bâton de marche courant, en ébène ou en noyer. Plus que pour se maintenir, elle l'utilise pour déplacer des choses lorsqu'elle est assise ou pour avancer dans les files d'attente de la banque.

Sa capacité à passer inaperçue est clairement faible. Au contraire, elle est assez distraite et bruyante. Très mauvaise manipulatrice, la dernière chose qu'elle génère chez ses proches est la peur. Son cœur est naïf et doré. Je suis sûr que certains profitent de sa noblesse. Et ils payeront bientôt pour cela.

Elle subit les blessures physiques normalement. Si elle se coupe le doigt avec un couteau, elle jure et le suce, comme toute personne raisonnable. Plus d'une fois, je l'ai vu faire la moue. Quand elle pleure, ses larmes ne sont pas de sang. La guérison survient aux moments prévus par la nature, à condition qu'une infection n'en retarde pas le processus. Ces observations m'ont amené à exclure, ou du moins à reporter, toutes sortes d'expériences avec des bâtons ou armes à feu (en évitant toujours, bien sûr, les piquets dans la poitrine ou les balles d'argent).

Les blessures spirituelles sont également subies humainement.

À un autre niveau, j'ai pu vérifier qu'elle ne souffre pas d'arithmomanie, c'est-à-dire de l'obsession névrotique de tout expliquer, historiquement attribuée aux vampires. Après lui avoir lancé une poignée de riz - le test le plus classique en la matière - elle a ignoré les grains s'est mise en colère et m'a lancé un bâton.

La vérité est qu'elle semble être une créature inoffensive. Elle n'a même pas pour objectif de bouleverser les gens, comme le célèbre vampire Cuntius. Pourquoi est-ce que je soupçonne donc qu'elle soit un vampire ?

Peut-être parce qu'elle vit presque isolée, entre solitude et morosité. Ses amies les plus proches nomment son appartement 'La Niche', formule chargée autant de précisions que de cruauté. Un chat noir rôde à la porte de

l'immeuble chaque fois que j'arrive ou que je pars, mais il n'apparaît que lorsque je suis seul. Elle dit que son nom est Negro et qu'il appartient au voisin, Coco.

Elle a toujours les mains froides et éprouve un plaisir particulier à tenir des objets chauds ; une tasse de café, par exemple. Son regard est profond, comme ancestral ou primaire. Ses cheveux sont singuliers, avec une crinière pointue dans le style Oliver Atom, bien qu'elle ne soit ni verte ni rose. Elle n'a pas, il faut bien le dire, de poils sur les mains ou les chevilles. Les oreilles ne sont pas non plus pointues, bien que la petite taille soit suggestive. Les cernes prononcés.

Ses habitudes sont nettement nocturnes. Elle développe sa modeste activité à partir du coucher du soleil. Je ne l'ai jamais vu se coucher avant moi et je ne sais pas ce qu'elle fait plus tard. Elle a l'habitude de sortir le soir, presque toujours seule, en théorie au théâtre ou pour jouer quelques jetons au bingo.

Pendant la journée, elle reste dans La Niche, avec toutes les fenêtres fermées. Quand je lui rends visite, elle refuse de les ouvrir, avec de faibles arguments variés comme la poussière de rue ou les températures élevées. J'ignore ses prétextes et les ouvre quand même. Sa faible autorité ne rappelle pas exactement celle de Vlad l'Empaleur. Si sa nature vampirique se confirme, il est fort probable qu'elle occupe une position sociale assez faible parmi les vampires et appartient à l'une des générations les plus récentes ; un nouveau-né, au-dessous des princes et des conseillers, ou un caitiff.

Lorsque les fenêtres sont ouvertes, la lumière envahit La Niche et génère une notable contrariété même si elle est loin de provoquer grincements et désintégration. Elle met la faute sur la blondeur de ses sourcils et cils. Même exposée à la lumière la plus faible, elle ralentit sa démarche déjà lente et tend à se réfugier dans sa chambre, porte fermée. Tout en persistant dans ses affirmations, elle porte ses précieuses lunettes noires, qui lui vont particulièrement bien lorsqu'elle met le T-shirt beige Los Ramones déjà mentionné.

Elle cherche à passer inaperçue avec une détermination frappante. Une humilité remarquable ? Ses amis pensent qu'il s'agit plutôt d'un désintérêt social marqué. Elle ne rend jamais visite sans recevoir d'invitation, et lorsqu'elle en reçoit une, généralement elle la refuse.

Son réfrigérateur est toujours vide. En fait, il y a toujours une douzaine de pots de mayonnaise. Elle attribue cela à son incapacité en tant que cuisinière. Elle ne mange presque jamais, mais je l'ai déjà vu faire, quelquefois, presque toujours pendant la nuit et dans un restaurant. Elle adore les steaks qu'elle demande toujours bien saignants ; plus d'une fois elle l'a renvoyé pour avoir été trop cuit.

Elle n'aime pas l'eau, surtout si celle-ci est en mouvement, comme par exemple une rivière ou la mer. Cela ne prend pas en compte la douche, car son hygiène est en effet exemplaire. C'est peut-être pour cela qu'elle avait décidé de s'installer à Cordoba, ou peut être seulement parce qu'elle y était née.

Je l'ai surprise une fois en train de se brosser les dents dans la salle de bain. S'en est suivi de la scène inconfortable, une explication déroutante de sa part, citant quelques inconvénients dans son orthodontie. Puis elle a fermé lentement la porte sur mon visage. Et elle n'a plus jamais mentionné le sujet.

Après des années d'aventures et de mésaventures, j'ai une totale confiance en elle.

Alors, face à la difficulté de parvenir à un verdict concluant, je lui ai ouvertement demandé si elle était un vampire. Elle m'a dit non. J'ai donc insisté pour savoir si son déni était général et catégorique, ou simplement technique. Je lui ai demandé des précisions à savoir si elle n'était pas une vampiressa, une strige, une strigoï, un succube, un caïnite, un azeman ou tout autre type de créature surnaturelle. Elle m'a demandé d'arrêter de se moquer d'elle, sans même me regarder, car elle suivait le feuilleton.

Une telle évasion, bien sûr, a renforcé mes interrogations. Il est bien connu que ni les gens ni les vampires n'admettent ouvertement leur nature suceuse de sang, en particulier pour des raisons d'acceptation sociale. Sa sœur (ma mère), par exemple, ne l'accepterait jamais.

Enfin, je me demande ce qui est important. Si elle est immortelle. D'aussi longtemps que je me souviens, elle est restée la même, me tenant par la main, m'emmenant manger quelque chose de délicieux, prenant soin de moi. Il est possible que la même chose lui arrive à mon égard, même si je suis passée d'enfant à presque mesurer deux mètres. L'immortalité est particulièrement difficile à vérifier. Et, en même temps, il est tout à fait possible que ce soit l'aspect central de cette question. Il n'y a peut-être pas

de soupçon, pas de signe, mais des souhaits : j'aime tellement ma tante que je ne veux pas la perdre.

# Dans ce monde

*Pour Anja.*

Dans ce monde, je n'ai pas besoin de te connaître. Je n'ai pas besoin de présentation pour me rapprocher, pas d'histoire, ni de raison. Je n'ai pas besoin de connaître ton nom pour t'enlacer, ni de connaître ton passé, je n'ai même pas besoin de te parler. Un seul regard suffit. Et tu me regardes. Alors, je viens vers toi, lentement, profitant d'un risque qui n'existe plus. Je te souris et, protégé au cœur de mes secrets les plus profonds, j'essaye de deviner jusqu'où tu vas me laisser aller.

Je suis encore loin, mais je sens déjà ta peau. Elle est ferme, malléable et dorée. Elle brille comme un bijou. Elle couvre ta silhouette dense et présente, à l'abri de l'indifférence. Alors seulement, quand je suis très proche, je te tends la main.

Tu la saisis et mes émotions résonnent comme une tempête : tonitruante, vibrante, électrique. La rencontre était pluie, maintenant elle est coup de vent. L'eau m'entoure et m'inonde jusqu'au dernier coin. Je la sens chargée, agitée et instinctive, avec un arrière-goût de violence. C'est une pure découverte.

Il n'y a pas de mot.

Je ferme les yeux, le regard se transforme en étreinte. Il aspire à être chaleureux, intime et fermé. Il m'explore, il me parcourt, il cherche à me reconnaître. Sur le champ fertile de mon corps, il germe et se dilate avec une douce fermeté, avec une patiente sécurité, s'accrochant à moi avec la force sereine de celui qui n'a d'autre choix que d'affronter la mort.

Déjà happé, il est l'heure des subtilités. Le frottement persistant de tes mains s'accumule sur ma poitrine et la douce friction de tes bras me stimule jusqu'à la douce angoisse. Tes cheveux insoucians me caressent et leur parfum m'emprisonne, je me sou mets. Je consens, j'en veux plus. Dépendants, nous nous laissons séduire par la complaisance de la jouissance immédiate, sous laquelle se cache, silencieuse, une condamnation.

Ça n'a pas d'importance. Attaché à ton corps, l'avenir n'existe pas. Ton dos, ta poitrine, tes jambes respirent sur moi. Ils vont et viennent, résistent et se rendent, comme des vagues à la plage. Les battements, ce sont ton cœur. Enlacé à son côté, je peux sentir le refrain de tes sentiments chanter une nostalgie ...

Plus que de l'air, nous respirons une musique triste et sensuelle, noire, à peine pleurée par les violons. Le drame chantant est nourri par des pianos. Prise par l'angoisse d'un souvenir, la mélodieuse tristesse se brise en un sanglot tel un soufflet. La complainte, incapable de se contenir, grandit pour se décomposer à l'agonie, dans un défilé sans fin d'harmonicas donnant naissance à l'agitation.

L'étreinte se jette dans une rivière d'émotions. Elle nous entraîne, douce et sinieuse. A chaque virage, nous opposons un refuge au vertige. Le temps se dissocie de notre existence, cesse de courir et se glisse à travers les mailles du filet qui nous relie encore à la réalité. Cet environnement, cette proximité incalculable, s'arrête également et commence à s'estomper jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Inattendu, comme un destin révélé, l'air s'éteint. Nous nous noyons. J'ouvre les yeux et la rivière, maintenant sèche, commence à couler comme un regard. Je vois tes yeux très proches, très ouverts et très profonds. Ils me parlent en me disant la même chose que me disait ton étreinte. Avec ton sourire faible et complice, ils me contiennent, ils me rassurent.

Capricieux, opposé à la fin, l'air revient. Avec lui, entre les regards, l'étreinte ressuscite. Plus que découverte, il y a des retrouvailles, un retour souhaitable au plaisir déjà connu. Avec les sens en pleine et libre expansion, nous nous découvrons prédestinés, nés l'un pour l'autre.

Ton cœur bat avec force et chaque pulsation porte ton sang à toutes mes limites. Les soupirs mûrissent, je les perçois avec un charme intense, bien que je ne sache pas à qui ils appartiennent. Ton agitation et mon excitation se mélangent jusqu'à l'inséparable, jusqu'à l'indivisible.

La confusion amalgamée est vivante, arboricole et automnale. L'étreinte se ramifie en caresses de plus en plus jaunes qui, enfin, explosent comme une pluie de feuilles sèches. Des vagues de sève chaude, de résistance à l'hiver imminent, me parcourent jusqu'aux racines et pénètrent mon âme. J'ai besoin d'avantage de ta terre, de ta brise, de ta lumière.

Ma bouche lutte. Cherche à s'abstenir de la tienne.



Indomptables, les caresses prennent la forme d'un baiser. Oui, le baiser arrive, bien que je ne touche jamais tes lèvres. Nous nous embrassons subtilement, longuement et passionnément, sans que je puisse connaître le feu de ta langue que je désire avec une ardeur incontournable, avec une impérieuse urgence. Dans ce feu de joie de l'insatisfaction, je m'incinère, me consume jusqu'à n'être plus que cendres d'une mélancolique impuissance.

Je ne peux pas. Je voudrais plus, mais je ne peux pas. Ton regard, ton étreinte, tes caresses, ton baiser désincarné, la rivière d'émotions, tout ton être, tout le mien, me le demandent, mais je ne peux pas. Je ne peux pas ! Et toi non plus. Autant que tu veuilles, tu ne peux pas...

Dans l'immensité éthérée de ce monde, le baiser fond en larmes.

Il n'y a ni temps ni espace pour pleurer. Autoritaire, l'air s'éteint, encore une fois, mais cette fois pour ne pas revenir. L'asphyxie et la peur grandissent. J'ouvre les yeux. Les larmes se confondent en un regard, bien qu'elles ne nous abandonnent pas complètement. Je vois tes yeux très proches, très ouverts et pleins d'amour. Ils sont un miroir. Dans tes larmes incapables de couler, je vois les miennes.

Nous acceptons éminemment la fin, puis la fin commence. Nous croyons la mort inévitable, et avec cette croyance, nous l'encourageons. Notre monde renaît et avec lui nous mourons un peu.

L'effondrement commence. La tristesse est trop grande, la littérature trop limitée. Le moment, pour ne pas mourir, pour se faufiler dans notre mémoire (la seule chose qui compte après tout), doit laisser place à la froideur qui cherchera en vain, avec sa solidité, à défier le temps.

Il n'y a pas de mot, il n'y a jamais de mot.

Nous nous regardons avec une intensité fondue, avec une douleur bouillonnante. Je devine dans tes yeux un profond désir et un adieu. Pour la première et dernière fois, je vois ton dos. Avant que la porte ne te dévore, tu me dédis un dernier regard. Comme un tatouage, comme un fer chaud sur ma chair, ton regard devient un souvenir. Et le sera pour toujours.



# L'antiflamme

Je n'avais pas prêté attention à mon nouveau voisin. Ce n'était pas tout à fait étrange, car je n'étais pas habitué à prêter attention aux inconnus, voisins ou non.

Il m'avait fallu toute une vie pour comprendre l'improbabilité de faire face à la bénédiction de précieux étrangers. En même temps, le long d'un chemin parallèle, je comprenais bien que le temps était rare et que le mien glissait à une vitesse inquiétante. Chaque fois de plus en plus vite, s'accélérait à mesure que je prenais conscience de sa rareté. Ou au fur et à mesure que je le gaspillais. Cette douloureuse conviction m'avait conduit à un certain isolement social, à travers lequel je cherchais à m'éloigner du banal et à me concentrer sur ce qui était important, c'est-à-dire, ce, sur quoi je me jugerais moi-même au bout du chemin. Et l'important n'était presque jamais les voisins.

Cependant, la relation d'indifférence recherchée avec mon nouveau voisin a radicalement changé en ce jour de grêle intense.

Il est important de mentionner que parler d'un voisin n'est qu'une approche pratique. C'était plutôt un voisin temporaire, ou un vacancier, juste un homme avec qui je partageais le complexe touristique pendant mes jours de vacances. Par hasard ou par destin, nos modestes bungalows s'étaient avérés attenants. Je l'avais à peine remarqué, lui et sa famille, car la temporalité de sa présence le rendait encore plus insignifiant à mes yeux.

Jusqu'au jour de grêle, je n'avais pas échangé plus que des salutations circonstanciées avec lui. Je ne connaissais ni son nom, ni la couleur de ses yeux ou de ses vêtements. Avec ses passages presque invisibles dans le complexe, il était loin d'attirer mon attention. De plus, seule son insignifiance totale aurait pu susciter un certain intérêt. C'était un homme silencieux et sans expression, complètement anonyme sans effort. L'un des nombreux archétypes du mort-vivant. Il allait et venait sans conviction, rampant presque. Froid et triste, pas même digne de compassion, il ressemblait à une bouilloire sans feu, quelqu'un incapable d'héberger une flamme intérieure. C'était un sansflamme.

A vrai dire, j'avais respecté le sansflamme jusqu'au jour de grêle. Je dirais même, je l'avais complètement ignoré, ce qui était une forme de respect. Son style mourant ne me dérangeait pas, au contraire il était fonctionnel à mes besoins de calme, de concentration et de repos. En fait, je m'angoissais à l'idée d'imaginer les alternatives que j'aurais pu rencontrer. Par exemple, un homme non présentable non civilisé qui ameuterait le complexe avec des cris et de la musique forte. Ou un personnage extraordinaire, hors du commun, qui exposerait ma médiocrité en blanc sur noir et m'obligerait à contempler ma propre misère. Ne pas avoir de voisins aurait pu être encore mieux. Mais sans aucun doute, j'avais eu de la chance.

La grêle est arrivée. Je l'avais vu venir. Sur la plage, d'où tous les horizons peuvent être vus, j'avais remarqué le sud-est menaçant et noir. Plus que noir, noir verdâtre. Le vent avait changé, était devenu froid, et semblait chercher à nous imposer la fin de la journée à la plage. C'est ainsi que les baigneurs l'ont compris, ils ont fui de manière terrifiée et désordonnée, comme une armée lâche en retraite, traversant maladroitement la dune qui séparait la plage des complexes touristiques. J'ai refusé de prendre ma retraite d'une manière si timorée, forcé seulement par quelques coups de vent. Encore moins au milieu de cette horde infidèle et effrayante, risquant de me convertir en l'un d'eux. Non, je ne serais pas l'un d'eux. Je me suis planté sur la plage, malgré le froid qui commençait à pénétrer mes pieds et mes mains, malgré le sable qui frappait mon visage et envahissait mes yeux. J'ai tourné le dos au vent et, par mon indifférence agitée, j'ai regardé le troupeau effrayant qui quittait la plage couvert de petits chiffons et de serviettes, courant après les vêtements que le vent s'amusait à arracher pour toujours. Quand tout le monde eut quitté la plage, je me suis retiré, lentement et calmement, pour que la sudestada (ce vent froid du sud) comprenne que ce n'était pas lui qui me jetait dehors, mais que je partais seul, de mon plein gré.

J'étais fier, oui, mais pas inconscient, ainsi quand je suis arrivé au complexe, j'ai garé ma voiture sous un immense pin qui semblait prêt, ferme, à résister à l'assaut de la tempête imminente. La grêle était une possibilité, alors telle fut ma précaution.

Mais la grêle a surpris le sansflamme. Je parierais qu'il n'avait pas été sur la plage, qu'il n'avait pas vu les yeux menaçants de la tempête planer sur la mer alors agitée, ni ressenti leur menace directe sous la forme d'un

vent déchaîné, ni vu les tendres agneaux s'échapper en regardant par-dessus leurs épaules rougies. Le sansflamme avait laissé sa voiture au milieu d'une clairière trop exposée. C'était presque une provocation à la fureur de la tempête, comme si la voiture regardait le ciel, ouvrait grand les bras et criait "grêle, me voici et je n'ai pas peur de toi !". Et la grêle a répondu, avec une agressivité saisissante. Des pierres inhabituellement grosses piquaient le toit de cette pauvre voiture comme les coups de couteau d'un tueur effréné, pris entièrement par la fureur d'un crime passionnel.

Je regardais la pluie, les pierres et la voiture heurtée par celles-ci, tandis que je prenais un maté tiède derrière la fenêtre. La tiédeur du maté n'était pas un contretemps ou la conséquence involontaire d'un retard, mais un plaisir intime recherché avec soin et ravissement. Éviter les températures extrêmes du maté était une problématique majeure pour moi, surtout pendant les vacances. L'eau trop chaude brûlait la saveur de la yerba, tandis que l'eau froide n'avait pas la capacité de réconforter l'âme. Au-delà de l'incident des pierres sur la voiture, que je n'ai pas particulièrement apprécié, je me suis senti très calme et j'ai goûté ce moment de repos sublime d'une manière difficile à transmettre avec des mots, à côté du verre quelque peu embué. De temps en temps, je fermais les yeux et me livrais à l'arôme unique et sensuel de mon maté tiède. Je pouvais entendre et même sentir la pluie, le vent et la tempête. Et les pierres aussi, s'immolant sur le toit du bungalow, les bancs du parc et la voiture du sansflamme. Ce dernier son métallique ajoutait un élément artificiel à la symphonie naturelle de la tempête, mais avec suffisamment de sagesse, j'avais réussi à le résilier. Il représentait, pour moi, la toute-puissance de Mère Nature sur le royaume plastique de l'homme.

Ce moment de ravissement satisfaisant, d'introspection chaleureuse et douce, fut interrompu par un niveau d'impertinence que je n'avais jamais connu auparavant. Le sansflamme a interrompu avec une brutalité inconcevable la scène paisible et révélatrice, comme si ses cris de "noooooonnn!" et ses insultes pouvaient remonter dans le temps et débosser ce toit, cette hotte, ces côtés fragiles et bon marché, archétypes de l'époque. Désespéré, il faisait des allers-retours depuis le bungalow, portant des couvertures qu'il maintenait sur la voiture déjà endommagée de manière irréversible. Son visage était rouge et actif, comme si ses quarante muscles faciaux s'étaient soudainement réveillés d'un long sommeil.

L'expression était sans équivoque et dénotait la colère, la tristesse et l'impuissance. Pendant un instant, j'ai cru deviner un sanglot naissant. De plus, tout en criant, le sansflamme donnait des indications inintelligibles à sa pauvre femme, qui allait et venait également, bien que d'une manière plus confuse, peut-être parce qu'elle ne comprenait pas les vociférations balbutiantes de son mari choqué.

J'étais indigné.

Non pas à cause de l'interruption inconsidérée de mon moment de communion privée avec la nature, ni parce qu'elle aurait bloqué les abîmes réfléchissants que j'avais réussi à scruter, ni parce que le maté réparateur s'était refroidi pour toujours. Non, ce n'était pas à cause de tout cela. Mon indignation profonde, non négociable et durable avait une explication unique et catégorique : l'inacceptable insignifiance des événements qui avaient ramené le sansflamme à la vie. Un sujet qui maintenant, soudainement, montrait des émotions et des sentiments que je n'avais pas anticipés, ce qui ne serait pas inadmissible s'ils trouvaient leur raison d'être dans une juste cause.

Il n'était plus possible de continuer à parler d'un sansflamme. Maintenant, tout était bien pire. Ce n'était pas un homme incapable d'héberger une flamme intérieure, mais plutôt un homme incapable d'héberger une flamme digne, saine, avec un sens. Comme si sa flamme, malgré son existence, ne pouvait être rouge, chaude ou oscillante. Oui, c'était ça : un antinflamme.

Pour aggraver les choses, l'antinflamme n'est pas revenu à son état initial. Cela aurait permis une trêve, un tout petit espoir de pouvoir oublier ce qui s'était passé, de prétendre que tout avait été un mauvais rêve. J'avais juste besoin d'une excuse qui permettrait à ma conscience sévère d'enterrer cette expérience traumatisante, pour toujours, dans les vastes domaines de l'oubli. Mais non, l'antinflamme et ses hiérarchies troublées insistaient pour me déranger, pour s'installer au centre de mon jardin intérieur tranquille, dans lequel je cherchais à me réfugier pour m'accrocher au temps qui glissait irrémédiablement. Le temps ne s'est pas rétabli les jours suivants et, par conséquent, l'antinflamme non plus. Chaque fois que le ciel menaçait, l'antinflamme courait - courait ! - Pour couvrir sa voiture avec les couvertures qu'il prenait de son propre lit. Il sacrifiait les couvertures et avec cela, le plus grave, la chaleur de la nuit, car les pluies denses sans

grêle les avaient complètement trempées. Lui l'était également, car il se tenait à côté de sa voiture bien-aimée pour l'accompagner dans la souffrance, comme un père avec son fils malade, lui disant de sa simple présence « ne t'inquiète pas fils, tu n'es pas seul, je suis là pour te protéger, afin que nous souffrions ensemble jusqu'à la fin de tout ce cauchemar. »

Il ne devrait y avoir aucun doute sur ce point. Cela ne me dérangeait pas outre mesure que l'antiflamme se soucie, et même se sacrifie, pour sa voiture d'une manière immature et infantine. Bien sûr que non. Après tout, qui aimerait voir une pluie de pierres tomber sur sa voiture ? J'avais moi-même mis la mienne sous protection de ce grand pin ! Ce serait à la fois trop et pas assez flambant de ne pas le faire ! Ce qui m'enflammait vraiment, c'était que la grêle sur sa voiture soit la seule chose qui le mobilisait. C'était bien pire que l'indifférence par-dessus tout. Il s'agissait d'un antiflamme inhabituel.

Ma fixation sur l'anti flamme aussi honnête soit-elle, n'a pas empêché les conséquences. Je ne parle pas seulement de mon incapacité à profiter de mes vacances bien méritées, mais aussi de l'influence des événements sur l'humeur de ma famille. Ma chère épouse n'a pas arrêté d'exprimer son agacement et malentendu à mon égard, malgré qu'elle me connaisse dans les moindres détails.

- Julio, je te demande de bien vouloir en finir avec le voisin. Et avec cet "antiflamme" ridicule. Qu'est ce qui t'arrive avec ce pauvre homme ? Il ne t'a rien fait après tout.... ..

Rien ? Il ne m'a rien fait ? Ma chère femme ne pouvait pas me comprendre. Elle ne pouvait pas comprendre. Mes propres enfants non plus, mais au moins ils avaient la décence de garder le silence, d'accepter qu'ils étaient encore trop jeunes. Oui, ces petits, ces pousses roses qui me regardent les yeux grands ouverts étaient décidément plus sages. Plongés dans l'incompréhension, ils soupçonnaient sûrement que j'avais raison. Car la vérité se sait toujours, même si certains ne la comprendront pas. Comment peut-on rester indifférent à tant d'indifférence ?

Au fond, je ne voulais pas accepter la situation. Non, ce n'est pas tout à fait exact. C'était autre chose. Je n'étais pas disposé à accepter la situation. Je ne voulais pas tolérer que l'antiflamme soit un antiflamme. Désolé, je dois être encore plus précis. Je ne voulais pas être un homme qui tolérait

l'antiflammitude de l'antiflamme. Je voulais en quelque sorte le sauver. Pour me sauver.

J'ai alors décidé de chercher chez l'antiflamme d'autres réactions, d'autres enclaves nerveuses qui le feraient réagir comme il l'a fait quand la grêle est tombée sur sa voiture. Si ces faiblesses existaient, même insignifiantes, alors son péché mortel serait lavé, dilué. Un homme qui réagit à mille broutilles est aussi antiflamme qu'un homme qui réagit à une seule, mais il est plus difficile à reconnaître et donc plus acceptable pour le cercle qui l'entoure. Cela le sauverait aux yeux de ses enfants, même s'ils ne le savaient pas. Pas devant les miens, mais j'étais prêt à jouer à ce jeu dans un cas extrême comme celui-ci, dans lequel mes vacances et celles de ma famille étaient suspendues par un fil. Au lieu de cela, le but ultime, le véritable salut pour tous, était de trouver quelque chose de vraiment important auquel l'antiflamme montrerait une émotion, quelle qu'elle soit. Cela le rachèterait certainement, y compris à mes yeux.

Les premiers résultats ont été décevants. J'avais décidé de commencer par le monde capitonné des mots et des idées. Nous aurions le temps d'aller vers les ressources incontestables du monde physique, toujours plus énergiques mais aussi plus traumatisantes plus tard. Le lendemain matin, pour la première fois, j'ai proposé à l'antiflamme des sujets de conversation qui allaient au-delà de l'accueil formel et vide habituel. D'un point de vue footballistique, je pourrais dire que j'ai commencé par faire de courtes passes. La météo, la station, la plage, la saison. Rien, l'antiflamme est resté immuable, très loin de ce monde où les cœurs battent et les poings se serrent. Il répondait "oui", "non", "bon" (pas même "mal"), "mmm" et pas beaucoup plus ; puis il continuait son chemin vers l'activité suivante de sa journée monotone et indéfinie. Pour être honnête, j'aurais réagi de manière similaire à des sujets aussi ennuyeux et non pertinents. Peut-être que l'antiflamme abritait des profondeurs insoupçonnées en lui et je ne faisais que l'offenser, sans le savoir, avec de telles propositions de conversation. Et à un niveau plus transcendant, avec mon accusation secrète et implicite d'antiflamme. Au cours des prochains jours, je suis passé, impatient, aux sujets suivants. Je lui ai parlé de nourriture, de travail, de famille. Rien, j'ai continué. L'économie, la politique, le pays. Rien. L'Histoire, les guerres, l'injustice. La Philosophie, la religion, la fin de l'existence, le sens de la vie. Rien, rien du tout. Zéro.



Alors je devais accepter son incapacité à réagir, je ressentais comment mes muscles se contractaient, comment une tension inconnue envahissait ma poitrine, mon cou et enfin ma tête. La migraine envahissait la nuit et, avec une transpiration obstinée, m'empêchait de dormir. Mon visage s'estompait rapidement, devenant de plus en plus hagard et sombre. Je voulais saisir l'antiflamme par les épaules et le secouer très, très fort. Lui crier "réagis frère, réagis, je ne peux pas te voir comme ça ! Cesse avec cet antiflammitude!». Comme prévu, je terminais mes courtes conversations avec l'antiflamme, bien évidemment convulsionné.

Mes sujets de conversation étaient épuisés. Je n'avais pas d'autres choix que de me rendre, recourir au dernier sujet disponible, le sujet que j'avais chirurgicalement évité, en l'entourant de zèle lors de l'affichage de mes compétences discursives. Résigné, je n'avais pas d'autre choix que d'évoquer à l'antiflamme le jour de grêle et sa voiture. L'antiflamme s'est transformé de manière spectaculaire, comme l'aurait fait un super-héros face à la nécessité immédiate de faire face à une injustice. Il n'avait plus qu'à arracher sa chemise et s'envoler. Il ouvrit les yeux et la bouche, se prit la tête et commença à me peindre une image émouvante et dramatique, avec laquelle il réussit même à me pousser vers la mer agitée de son histoire orageuse. La voix n'était pas la sienne, c'était une autre voix, il y avait une autre personne qui parlait en lui. Son intonation est passée de l'uniformité la plus simple à la richesse que seul un million de variantes peuvent fournir. Je me sentais lié à son angoisse, attrapé d'un pied par une grande bête de mer qui me tirait au fond. De plus, je m'approchais de céder à son inquiétude, à un pas de le comprendre, de faire preuve de solidarité et de lui offrir toute l'aide dont il avait besoin. Je me sentais en face d'un grand artiste de la préoccupation grêle-auto, devant lequel n'y avait pas d'autre choix que de se pencher, pleurer d'émotion, s'arrêter et applaudir. Mais non, Dieu merci - merci mon dieu ! - j'ai été plus fort. L'autre partie de moi, la partie fondamentale, a résisté et s'est bornée à vérifier que mes observations étaient, encore une fois, correctes. Un seul thème fit réagir l'antiflamme.

Malgré ma confusion émotionnelle, des contradictions internes qui montaient en moi, je n'étais pas prêt à abandonner cet homme, aussi antiflamme qu'il fût. J'étais un boxeur battu et bancal, oui, mais je m'étais également imposé de ne jamais jeter l'éponge face à la défaite.

Il était temps de voyager dans la dimension physique du palpable. Là aussi, j'ai décidé d'être graduel : je serrerais la main de l'antiflamme, augmentant la fermeté de mon salut chaque jour un peu plus. Je le ferais jusqu'à ce que mon voisin revienne de ce monde lointain et privé, de cette galaxie inconnue et personnelle, où sa flamme avait été désespérément piégée.

La prise de contact est un langage en soi. L'antiflamme offrait une main solide, mais creuse, sans aucun contenu. A mesure que je lui serrais la main plus fort, il faisait de même. Non, je me trompe. Il ne le faisait pas, son corps le faisait de manière réactive et réflexive. Le contenu n'apparaissait toujours pas, ses yeux immobiles et sans expression le confirmait. À la fin, la poignée de main était déjà douloureuse, mais aucun des deux ne disait quoi que ce soit. Dans mon cas, pour des raisons évidentes. Dans le cas de L'antiflamme d'une manière incompréhensible.

Inspiré par les allées et venues des planètes antiflamiques, j'ai alors eu la brillante idée d'essayer le chemin inverse. Dans l'intimité de la nuit, j'ai quitté le bungalow en silence, où ma chère femme et mes enfants dormaient. J'ai cherché la voiture de l'antiflamme. Crever un pneu ou briser un verre semblait être des idées très attrayantes, mais trop bruyantes. Je ne voulais pas m'exposer comme ça. J'ai donc choisi une rayure latérale classique, silencieuse et directe. Je l'ai fait en passant, secrètement, pour que personne ne puisse me signaler. J'ai continué à marcher et fait le tour du bloc, au cas où. Je suis retourné au bungalow naturellement. Ils dormaient tous. J'ai réfléchi à la question pendant quelques minutes et je me suis endormi satisfait, à l'abri d'un sourire que seul le devoir accompli pouvait fournir.

Le repos nocturne, en plus d'être mérité, était long et profond. Quand je me suis réveillé le lendemain, une certaine nervosité m'envahit, car les retrouvailles avec l'antiflamme viendraient tôt ou tard. Quand je l'ai trouvé dans les espaces communs du complexe, sa pâleur me semblait fantomatique. Je lui ai serré la main, sans trop d'intensité, et je l'ai interrogé sur l'évidente circonspection de son visage. Dévasté, au bord des larmes, il a avoué la désastreuse découverte qu'il avait faite durant la matinée. La tristesse de son histoire semblait infinie et dépassait largement ses mots, comme s'il y avait un sillage flottant capable de rester dans l'air. Mes émotions me trahirent à nouveau. Un ouragan faisant rage a balayé mon

intérieur silencieux et l'a rempli d'un rugissement effrayant. J'ai dû faire un effort surhumain pour ne pas céder à cette tornade noire qui m'écrasait et mettait tous mes équilibres en danger.

Lorsque l'antiflamme eu terminé son histoire, j'étais choqué. Grâce à beaucoup d'efforts, j'ai réussi à reprendre la parole et ce n'est qu'alors que j'ai pu chercher à le réconforter. J'ai essayé en vain de remorquer cette grande avalanche de sensibilité déplacée vers les aspects vraiment importants de la vie. J'ai essayé de le convaincre qu'une petite égratignure - bon, ce n'était pas si petit - sur sa voiture était une vraie bagatelle si on réussissait à le placer, à bon escient, dans un contexte calibré dans lequel les priorités de la vie étaient convenablement échelonnées. Ou du moins, dans un endroit où les valeurs que l'humanité avait exalté pendant de nombreux siècles, non sans douleur, occupaient une place plus importante que la porte - les portes et tout le côté - de sa voiture. Je lui ai parlé avec une patience remarquable du bien, du beau et du vrai, de l'essentiel et du transcendant. Et sur leurs revers. C'était inutile. Ses réponses se sont limitées à différentes versions de "mais pourquoi moi ?" Que vais-je faire maintenant ?

J'étais perdu, à un pas de capituler. Je ne savais pas quoi faire d'autre pour cet incurable antiflamme. Devais-je l'abandonner ? Qui d'autre l'aiderait si ce n'était pas moi ? J'étais seul, devant l'antiflamme et sa tragédie. Tout dépendait de moi et de ma capacité avérée à aider les autres.

La réponse à mes questions est venue la nuit suivante à travers un rêve, ce mystérieux canal par lequel des vérités emprisonnées (au loin, dans certains enfers) parviennent à quitter les cellules de notre inconscience et à s'échapper vers nous. La solution à l'énigme de l'antiflamme était absolue, elle n'admettait ni condition ni alternative.

C'était très tôt, ma famille dormait. J'ai quitté le bungalow déterminé, sans perdre de temps en explications à donner à ma chère épouse. Je me suis dirigé en toute sécurité vers le bungalow de l'antiflamme et ai frappé à la porte avec détermination. Personne ne me répondait, alors j'ai frappé plus fort. Après une minute, toujours en train de frapper, j'ai commencé à crier le nom de l'antiflamme. Le voisin d'à côté a ouvert la porte de sa cabane ; Il avait l'air bouleversé et m'a demandé ce qui se passait. Il portait un pyjama rayé classique et une expression qui semblait agacée, bien que ce soit sûrement une simple préoccupation pour l'antiflamme. La clarté de l'aube semblait affecter ses yeux clairs, qu'il frota avec insistance. Agité, je lui

expliquais que notre voisin, l'antiflamme, avait un besoin urgent de mon aide ; Je devais le retrouver le plus tôt possible. Il m'a regardé avec une étrangeté que je soupçonnais dénigrante, en même temps il semblait impatient de rentrer. "Il est parti la nuit dernière", m'informa-t-il et retourna chez lui en claquant très fort la porte, ce qui me parut irrespectueux du sommeil des voisins. Troublé, je suis sorti en courant dans la rue et j'ai pu vérifier avec consternation que la voiture de l'antiflamme avait disparu.

Comme il est difficile de mettre des mots sur le sentiment lourd et irréprouvable de l'échec, de devoir non accompli, de trahison envers l'antiflamme et contre toute l'humanité qui m'a envahi à ce moment ! J'avais échoué. Je pensais que je ne sortirais jamais de cette fosse si dépressive et pleine de culpabilité.

Je suis tombé assis sur la rue sablonneuse et je n'ai pas pu m'empêcher de me tenir la tête. Je suis resté dans cette position pendant un temps indéterminé, jusqu'à ce que ma chère femme vienne me relever et me ramène dans notre bungalow.

Elle avait préparé un magnifique petit déjeuner, rempli de son amour caractéristique et, plus important encore, de délicieux churros fourrés au dulce de leche. Je pouvais voir comment le soleil radieux se levait légèrement à travers la plénitude diaphane du ciel bleuâtre. Mon moral commençait à remonter et l'espoir, tiède comme le maté dans lequel j'avais appris à me réfugier, est revenu à moi.

Ça n'allait pas être facile, mais d'une manière ou d'une autre, je trouverais le sans flamme. Et je le sauverais. Qu'il le veuille ou non.

# Les secrets

*Pour Sabri.*

J'ai dû révéler mon secret de manière aussi insignifiante que inattendue.

Le propriétaire des cabanes nous a demandé que l'un des deux s'enregistre dans le complexe. Les données requises par le formulaire d'inscription étaient peu nombreuses, mais suffisantes pour révéler le secret de la personne assumant la tâche. Sans donner le moindre signe de sa parfaite compréhension de la situation et de ses conséquences, elle s'est tenue à mes côtés et a regardé la scène, impassible.

J'ai hésité en vain un instant imperceptible. J'ai cherché des raisons qui me pousseraient à éviter ce que je savais inévitable dès le premier instant. Sans la regarder ni donner la moindre indication de la déroute qui m'envahissait, je pris le stylo que la main du propriétaire tendait vers nous et assumai la tâche toujours difficile de m'ouvrir, de devenir vulnérable. Ce faisant, je me suis non seulement condamné à révéler mon secret, mais j'ai également protégé le sien, dans un double geste de chevalerie prétendue avec laquelle j'espérais, au moins, la séduire.

Elle était pâle et civilisée, comme la terre d'où elle venait, si éloignée de ce qu'est le Cambodge, si éloignée de ce que je suis. De manière simultanée et essentielle, habitait en elle (et dans sa terre) une pulsion sombre que j'avais le privilège de connaître et de ressentir.

Nous avions tous les deux des secrets, mais ne connaissions que les nôtres. Nous l'avons su, dès le premier instant où nous nous sommes rencontrés, la veille, lorsque nos regards se sont croisés, que je me suis approché pour lui parler ouvertement, sans excuses ; quand je l'ai invitée à marcher le long de la plage dorée et solitaire de M'Pay, tôt, un matin sec et ensoleillé, avec la petite île de Koh Koun comme témoin unique et réservé. Nous l'avons su ce matin même, lorsque je l'ai embrassée pour la première fois et qu'elle s'est laissée aller, limpide et calme, comme les eaux chaudes de la mer qui nous enveloppaient. Aussi dans l'après-midi, quand nous avons eu du mal à nous séparer. Et à la nuit, lorsque secoués par une aube

de lune à l'horizon, nous nous embrassions nus dans une mer noire qui brillait d'un blanc verdâtre, au rythme de nos manœuvres d'amour inachevées, contenues uniquement par la plus saine des peurs. Nous l'avons su également le lendemain, lorsque nous avons marché sans le savoir vers les cabines, sous un soleil flétri qui semblait être un destin défavorable; lorsque nous sommes montés à bord du petit bateau bancal qui nous a amené sur les rives de la magnifique Plage de Saracen et nous avons été émus, incrédules, avec le spectacle naturel qui s'ouvrait devant nous; et quand, extasiés, nous nous sommes endormis sur un matelas de sable blanc, à l'ombre d'un arbre stoïque qui semblait avoir toujours été là pour, à nous attendre.

Oui, nous avons toujours connu les secrets. Et prenions soin de les mentionner, presque tout le temps, peut-être pour nous convaincre qu'ils n'étaient pas importants, malgré leur présence silencieuse, leur absence constante et artificielle qui suggérait le contraire ; ou pour que leur connaissance ne s'interpose pas entre nous; ou peut-être beaucoup plus simple, parce que les secrets stimulaient davantage l'attraction déjà incontournable que nous ressentions l'un pour l'autre, tout comme l'éloignement exotique de Koh Rong Samloem.

Les secrets n'étaient cependant pas indéchiffrables. Nous avons nous-mêmes deviné leurs existences dès que nous avons découvert et soupçonné les silhouettes dans lesquelles le mystère était enfermé. Les autres pouvaient aussi percevoir les secrets, mais la nécessaire simplification des faits les empêchait de les interpréter comme nous seuls le pouvions.

Je me penchais sur le document, basic, et soupirais. J'ai été surpris de devoir le faire d'une manière si innocente et naïve. J'ai simulé la recherche d'alternatives par une lecture générale du papier. Je ne les ai pas trouvés, sauf mentir en toute sécurité, un chemin abandonné que je ne considérais pas être à la hauteur de mon auto estime. Elle a décidé de rester et de me forcer à la vérité, au lieu de quitter la pièce avec une excuse. J'ai rempli mes informations avec détermination, comme les choses devraient être faites quand nous avons décidé de les faire, bien ou mal. Je me suis exposé à ses yeux clairs qui, bien sûr, ont brillé devant cette révélation, bien que je ne les ai jamais regardé pour éviter de me trahir.

Une fois inscrit, nous sommes allés dans notre cabane. La même que les autres, sans importance, comme tout ce qui a tendance à se ressembler.

C'était sur le sable, à quelques pas d'une mer qui chantait le va-et-vient des vagues, ce décor musical auquel nous avons appris à nous habituer. Le soleil n'était pas encore tombé, mais lorsque nous sommes entrés, la première chose que nous avons vu était la nuit. Nous y avons laissé nos affaires et sommes allés nous promener le long de la baie. Nous l'avons fait lentement et négligemment, comme si nous étions les mêmes qu'avant, comme si mon secret non masqué n'avait aucune conséquence. Plus d'une fois, nous nous sommes arrêtés pour nous embrasser avec détermination, avec certitude, pour clarifier la frontière de nos omissions. De retour, nous nous sommes regardés, pendant le dîner, dans les yeux avec l'aide silencieuse des bougies qui éclairaient les petites tables sur la plage. Surpris par l'improvisation, comme le bonheur l'aime, nous nous sommes débarrassés de nos dernières pièces.

Encouragés par la chaleur, par l'immédiateté et la sécurité d'être en face (ou à l'intérieur) d'un souvenir indélébile, nous nous sommes replongés dans la nuit de la mer et nous nous sommes perdus dans le labyrinthe magique des baisers salés. Peut-être parce que le double secret me paraissait excessif, peut-être parce qu'il ne pouvait en être autrement, je lui ai finalement dit ce que nous savions déjà :

\_ Maintenant tu connais mon secret.

\_ Oui, dit-elle calmement. Il n'y avait rien à ajouter et elle ne le fit pas. Nous nous sommes regardés sans parler pendant plusieurs minutes qui fixèrent le moment dans le futur comme le ferait un fer rouge.

\_ Veux-tu connaître le mien ? Elle a finalement décidé de ne pas me laisser seul.

\_ Je ne sais pas\_ répondis-je, et c'était vrai.

Encore le regard, encore le silence. Avec ses jambes, elle me serra la taille, prit mon cou dans ses mains et porta sa bouche à mon oreille, où avec un murmure elle répandit son secret, lequel était bref et sans équivoque tel un chiffre.

Nous sommes restés très proches, nous protégeant de l'extraordinaire du moment, soupçonnant que peut-être tout cela se transformerait en douleur un matin.

\_ J'ai froid, sortons\_, a-t-elle dit, et elle a tendu sa main chaude qui nous a sauvé de la mer et nous a guidé dans l'intimité de notre cabane.

Depuis nos âmes, maintenant sans les secrets croisés, la nudité s'est propagée à nos corps et nous nous aimons pour la première fois, libres, avec anxiété mais sans peur, sous la protection blanchâtre d'un humble voile qui, cependant, alimentait l'idée de fantaisie, de mirage. Son jeune corps, sa peau lisse et son amour timide étaient rehaussés par le faible clair de lune qui s'infiltrait dans la cabane, tout comme la résonance de la mer et de la jungle. Sa bouche habituée à sourire cette fois adopta les contours du plaisir quand elle atteint ses frontières avec douleur. Chacune des saveurs de la peau, chaque livraison inconditionnelle, finalement tout, était insuffisant pour satisfaire notre désir instinctif d'éternité. L'aube amena la nuit à notre impossible et nous plongea dans l'autre rêve.

Nous avons peu dormi. Lorsque nous nous sommes réveillés, la réalité nous a trouvé épuisés affamés et sans le sou. Remplis de l'inoubliable, nous avons décliné la vue inévitable depuis le Vieux Phare. Le paradis qui nous entourait, mais aussi celui de notre nouveau-né, nous a fourni l'énergie dont nous avons besoin pour un retour qui s'annonçait long et incertain.

En nous tenant par la main, toujours accrochés à l'irréparable, nous laissions derrière nous la plage blanche, le bonheur et les secrets. Nous avons marché plusieurs heures sans parler, les mots étaient superflus comme ils l'avaient été auparavant. Le soleil régnait dans la hauteur du bleu intense, c'était de l'énergie pure. Un feu. Comme notre regard complice, comme notre secret.



# Train à Zurich

*Pour Guido.*

Je dirais que nous attendions quelque chose, une certaine normalité ou un certain ennui, car lorsque nous avons ouvert la porte du compartiment, nous avons été surpris. Tout d'abord, par la musique, qui résonnait très fort et semblait balkanique ; Après m'être remémoré cette histoire des dizaines de fois, j'ai fini par conclure qu'elle devait être gitane, conçue en Hongrie ou dans un autre coin d'Europe de l'Est. Deuxièmement, parce que les responsables de cette musique étaient deux jeunes femmes, assez attirantes, aux vêtements ajustés et aux yeux soulignés, très noirs, de ceux habitués à toujours se lever. Pendant un moment, j'eus l'impression d'être dans un train urbain de la périphérie de Buenos Aires. Avant même d'entrer et après un premier bonjour, j'ai vu mon bon ami Gino se pencher par-dessus mon épaule.

Les wagons, composés de plusieurs compartiments étaient si nombreux qu'ils dépassaient la zone couverte de la gare. La journée s'estompait. Il se faisait tard, il devait être plus proche des sept heures que des six. Nous étions arrivés dans notre train juste à temps, en courant. Avec Gino, nous nous connaissions par cœur, étions les mêmes sauf en ce qui concerne la ponctualité. C'est en partie pour cela que mon ami représentait "tout ce qu'il se dit sur Buenos Aires", selon les dires d'un passager suisse, que nous rencontrerions quelques heures plus tard, dans ce même train.

Le train partait de Keleti, la plus importante et magnifique des grandes gares de Budapest, la ville à laquelle l'arbitraire de mes rêves me ramenait habituellement. Nous n'avions pas eu suffisamment de temps - comme toujours lorsque les priorités ne sont pas les bonnes- pour profiter de son architecture éclectique. Ses immenses salles, séparées les unes des autres par de grandes portes en bois, étaient cernées de solides colonnes de marbre rose et presque toutes ornées de fresques de Karoly Lotz.

La destination finale était Zurich, située à environ un millier de kilomètres.

Nous sommes entrés dans le compartiment et avons salué les deux femmes, avec un sourire plus suggestif que nécessaire, en leur serrant la main et nous présentant en anglais. Le message d'accueil calculé cherchait à équilibrer le désir désordonné de découvrir nos nouvelles compagnes de voyage avec la distance civilisée que les gens préfèrent lors d'une prise de contact initiale. Les femmes ont répondu avec un enthousiasme modéré, peut-être parce qu'elles ne comprenaient rien à ce que nous disions, puisqu'elles ne parlaient apparemment qu'une langue énigmatique à nos oreilles, probablement le hongrois.

Le compartiment avait six lits. Nous avons vérifié que les numéros attribués soient corrects et avons installé nos bagages. Pendant ce temps, les femmes n'avaient pas baissé la musique, je ne sais pas si cela me dérangeait, mais, du moins, avait attiré mon attention. "C'est curieux qu'elles ne baissent pas la musique", dis-je à Gino après avoir discuté un moment. "Oui," répondit-il.

Ma remarque fut presque une provocation pour Gino, qui prit l'une des femmes par le bras et, désignant l'instrument, lui demanda vaguement l'origine de cette musique. Se sentant coupables, elles ajustèrent immédiatement le volume, tout en semblant s'excuser. Gino omit les explications et chercha plutôt à connaître leurs prénoms : Dika et Malina. Il leur fit savoir que nous venions d'Argentine, leur donna quelques informations relatives, comme le fait que nous parlions espagnol. L'impulsion d'intention réussit à prolonger la conversation, ce qu'une compréhension efficace n'aurait jamais permis. Dika, la moins séduisante et sans doute la plus déterminée, à l'aide de quelques mots en anglais, essaya de délier certaines conversations nouées, pour ne pas dire inexistantes.

Peu de temps après la mise en marche du train, une troisième femme vint rejoindre notre compartiment. Elle s'appelait Rozi et connaissait les deux autres. Après s'être installée dans son lit, elle s'engagea dans notre conversation et, sans trop d'effort, arracha à Malina le titre de la plus séduisante du groupe.

Lorsque l'effort initial de la conversation fut épuisé et que le confort de leur langue natale s'est imposé, nous avons décidé avec Gino de sortir dans le couloir. Nous avons regardé par la fenêtre, il faisait déjà nuit. On devinait le froid et la noirceur de la fin de l'automne s'installer sur l'invisible plaine hongroise que notre train traversait sans trop de hâte. En

prêtant attention au couloir, il nous était impossible de rester indifférent à son étroitesse, où seulement deux personnes pouvaient se croiser. D'autres passagers étaient également sortis de leur compartiment, peut-être pour étirer leurs jambes ou rafraîchir leurs rêves dans l'obscurité de la fenêtre ; pour se souvenir d'un enfer laissé derrière eux, pour en imaginer un à venir. Nous ne le savions pas. "Hé, pourquoi y a-t-il autant de nanas dans le couloir ?" Demandais-je à Gino.

L'arrivée du contrôleur a repoussé ces interrogations qui commençaient à grandir et nous a renvoyé dans le compartiment, où nous avons cherché nos billets et passeports. Le contrôleur, qui comme presque tout dans le train, paraissait hongrois, a pris nos documents et les a examinés longuement, avec une capacité remarquable à ne pas s'ennuyer. Lorsqu'il arriva enfin à une conclusion, il nous annonça dans un anglais approximatif que les billets étaient invalides, car nous n'avions pas complété la date d'utilisation. Par conséquent, il devait garder les documents jusqu'à ce que nous payions une amende d'une valeur exorbitante. Inutile de lui expliquer à plusieurs reprises que nous ne connaissions pas la procédure et que jusqu'alors, c'étaient les contrôleurs eux-mêmes qui nous avaient complété les informations. La discussion dura plus d'une heure. Dika, par expérience ou amusement, nous encouragea à ne pas céder. Le contrôleur, épuisé, envisagea de clore la polémique en menaçant de devoir nous faire descendre du train au prochain arrêt, arrêt dont le nom était impossible à mémoriser ; ce lieu n'était autre que la quintessence du centre glacial du néant hongrois. Les arguments épuisés, nous lui avons dit que nous paierions cette amende déchirante, mais qu'après cette heure de conversation, il savait pertinemment que nous ne mentionnions pas ; nous venions d'Argentine et n'avions pas plus d'argent, pas plus que lui ni que ses enfants n'en avaient sûrement. Pour conclure, et donner une profondeur émotive à notre plaidoyer, nous lui avons rappelé qu'il devrait porter cette culpabilité jusqu'à la fin des temps. C'est alors que, pour la première fois, le regard du contrôleur divergea de ses paroles, il était désolé, les règles étaient ainsi faites, il irait prendre les reçus et reviendrait pour effectuer le paiement de l'amende.

Pendant que nous attendions le contrôleur qui ne reviendrait jamais, nous réalisions que nous avions attiré l'attention de tous les passagers dans le couloir ; ou plutôt des passagères, car presque toutes étaient des femmes ;

jeunes. Gino me regarda, puis revint se concentrer sur le couloir, lança une corde visuelle dont le bout s'ancra dans les yeux de l'une des filles, Lumi. Il ajusta cette corde imaginaire et tira jusqu'à ce qu'il se tienne tout près d'elle. Puis il découvrit que Lumi, tout comme son regard, était dure, résistante et audacieuse.

Ils se faisaient face, séparés par une respiration, on imaginait presque des étincelles. Gino lui parlait en espagnol et Lumi lui répondait dans sa propre langue, tous deux avec une détermination frappante. La connexion était fluide et ils semblaient se comprendre, malgré les langues incompatibles, ou peut-être grâce à elles. Il sortit un petit guide de Budapest de sa poche qui, entre autres ressources, proposait trente phrases en hongrois, dont certaines incitaient les touristes à tenter leur chance dans l'art difficile de la séduction magique. Il montra à Lumi la paume de sa main, demandant de la patience, tout en lisant le guide en silence. Tout le couloir, maintenant transformé en une sorte de tribune, paraissait être dans l'expectative. Les six passagers du compartiment le plus proche étaient déjà allés se coucher, mais ne purent s'empêcher d'ouvrir la porte et de jeter un coup d'œil hors du lit. Presque comme un silence, le bruit du train, roulant sur rails et traverses, avait tout occupé. Bien avant d'être prêt, Gino commença à tirer des mots hongrois à l'aide de son petit guide, alors que les femmes dans le couloir explosaient en cris et en applaudissements. Lumi rit aussi, alors qu'elle échangeait des commentaires impénétrables avec les femmes derrière elle. Le cortège nuptial interculturel publique a duré plusieurs minutes. Lumi ne recula pas d'un pouce et Gino ne pouvait plus se rapprocher, alors il chercha une caresse dans ses bras ou ses cheveux, tout en essayant sans succès de lui prendre la main.

Ce moment-qui aurait pu être tout autre – fut interrompu par l'apparition d'une femme aussi jeune que les autres, mais très différente et très agacée. Elle était blonde aux cheveux très raides, pris dans une queue de cheval serrée au-dessus de la ligne de ses oreilles. Hurlant presque, elle ordonna aux filles de se retirer dans leurs compartiments. À contrecœur, elles lui obéirent. Je pouvais voir les yeux déçus de Lumi, qui lança un dernier regard de reconnaissance à Gino, lui donna le nom d'un hôtel et partit la tête baissée, traînant presque des pieds, jusqu'à disparaître au bout du couloir. Gino me tournait le dos, je n'avais pas besoin de voir ses yeux pour savoir que sa déception était encore plus grande.

Non contente de la libération du couloir, la femme blonde fit face à Gino et lui ordonna en parfait anglais de cesser de parler aux filles, comme si quelqu'un était en mesure d'entrer par la fenêtre et de s'imposer face à un typique porteño. Gino m'a regardé puis, en pur argentin, lui a demandé "et vous, qui diable êtes-vous ?", tentant de rester calme et de maîtriser l'ensemble de ses mains et son corps. La femme blonde reprit son sermon alors que Gino devint incapable de contrôler ses gestes : il secouait la tête, tenait son visage dans ses mains, se mordait la lèvre et levait les yeux au plafond. " Écoute, t'es pas ma vieille, j'en ai qu'une, elle habite à Liniers, alors écrase !", lui a-t-il répondu, étendant son bras en indiquant le fond du couloir. Il était impossible de savoir si la blonde avait compris quelque chose, toujours est-il qu'elle se retira, tout en criant de jolies petites choses en allemand.

Le couloir était désert. Je me suis approché de Gino mais sans avoir le temps de commenter ce qui venait de se passer, car l'un des passagers qui avait assisté au spectacle depuis son lit s'était levé pour nous parler. Il s'est présenté comme Rapha et était heureux, souriant. Comme un bon Suisse, il parlait espagnol et plusieurs autres langues. Il regarda Gino pendant quelques secondes, ébloui, comme s'il faisait face à une légende qui se réalisait soudainement et devenait accessible. "Vous êtes tout ce qu'il se dit sur Buenos Aires", a-t-il finalement avoué, presque ému. Il a gagné notre sympathie avec facilité et nous avons parlé pendant près d'une heure, jusqu'à ce qu'un passager impatient de dormir nous demande le silence. Nous l'avons pris dans les bras pour le saluer et sommes allés dans notre compartiment.

Dika, Malina et Rozi étaient réveillées, parlaient ou peut-être nous attendaient-elles. Elles nous ont regardé d'une manière que je n'ai pas bien compris. Sans trop de détour, Dika essaya de nous dire quelque chose en s'aidant de ses mains. Elle nous pointa tous du doigt puis claqua le haut d'un poing contre la paume de l'autre main. Elle nous proposait du sexe en groupe. J'ai regardé Gino. Agissant sans innocence, j'ai dit à Dika que cela semblait être une excellente idée, j'ai enlevé ma chemise et j'ai essayé d'avancer vers elle. Elle me freina du bout de son index sur ma poitrine et me fit comprendre, en faisant un geste, que peu de choses étaient gratuites dans la vie. Je regardai à nouveau Gino. "Non, non ... nous n'allons pas payer ... c'est plutôt vous qui devriez nous payer....", répliquai-je en anglais,

alors que je remettais lentement ma chemise et Dika, peut-être déçue, tentait de remettre la négociation sur la bonne voie à l'aide de plus de signes, m'offrant, qui sait, un gros rabais. Mon intransigeance la fit chercher Gino, qui souriait à côté de moi. "Non, non ... nous sommes des latin lovers ... nous pouvons le faire sans argent, nous ne payerons pas...", a-t-il également confirmé en anglais. Dika a regardé ses camarades et il y eut une brève et incompréhensible délibération. Quand elles eurent accepté, Rozi éteignit la lumière.

La police suisse fut la cause de notre réveil le lendemain matin. Rien de ce qui s'est passé pendant la nuit ne m'avait empêché de dormir enlacé à mon sac. Le train était arrêté à la frontière et des officiers suisses vérifiaient les passeports. Tout allait bien dans notre compartiment, mais il y avait un certain tumulte sur le quai. Comme le retard s'accumulait, nous sommes sortis avec Gino dans le couloir pour regarder par la fenêtre. Il y avait une demi-douzaine d'officiers suisses, trois contrôleurs, et une vingtaine de filles et la femme blonde toujours en colère. Le dialogue principal était entre un officier suisse et le contrôleur qui nous avait oublié ou pardonné la veille. La gestuelle inexpressive des hommes nous empêchait de deviner s'ils étaient d'accord ou non, bien qu'en me souvenant du dernier regard du contrôleur et par simple opposition à l'officier suisse, je présumais qu'ils ne l'étaient pas. Après plusieurs minutes de réflexion sur l'opération, il parut évident que les vingt filles ne remplissaient pas les conditions nécessaires pour franchir la frontière suisse. Il me semblait incroyable que les gens puissent monter à bord de ce train la nuit sans avoir la sécurité minimale de pouvoir traverser la frontière. Mes questions n'arrêtaient pas de se multiplier. La conversation des hommes se déroulait, alimentée par l'intervention récurrente d'autres officiers, des appels radio et de la femme blonde de mauvaise humeur. Plongé dans le silence, je ne savais pas s'il fallait souhaiter que les filles traversent la frontière ou non. Je regardais Gino: il ne savait pas non plus.

Finalement, les filles n'ont pas pu continuer le voyage et nous les avons vues s'éloigner du train, qui reprit son chemin vers Zurich, courant à partir de ce moment sur le territoire suisse. Dika, Malina et Rozi étaient retournées au lit après avoir fait vérifier leurs passeports et dormaient paisiblement, inconscientes du conflit frontalier, comme si cela n'avait rien à voir avec elles ou comme si cela faisait partie de la normalité de leur

voyage. Afin de ne pas les réveiller, nous avons déjeuné avec Gino en silence, en cherchant à encastrier les pièces du puzzle qui, désormais semblent claires.

Nous sommes arrivés à Zurich avec des sentiments mitigés. Nous avons dit adieu à nos compagnes avec un baiser qui avait le goût de l'abandon, de l'impuissance. Nous avons quitté la gare rapidement, comme pour nous échapper. Nous avons marché avec détermination, plus pour nous éloigner de là que pour nous rendre dans notre appartement, situé dans l'un des nombreux bâtiments homogènes qui peuplaient la rue Hardstrasse.

La journée fut longue, inutile et un peu triste, comme une attente. Peut-être naïfs, cette même nuit, nous sommes allés à la recherche de l'hôtel dont le nom avait été l'adieu de Lumi. Ce n'était pas difficile de le trouver, mais ils ne connaissaient ni de Lumi, ni de Hongroise, ni personne. L'interminable histoire du train était terminée, du moins jusqu'à aujourd'hui. La littérature est parfois un moyen de résister aux fins.

La désirable aventure de Lumi enterrée, nous nous sommes résignés à visiter Zurich de la manière recommandée et raisonnable. Nous avons parcouru ses rues grises, ordonnées et parfaitement entretenues, qui menaient d'une manière ou d'une autre aux eaux claires de la rivière Limago. Nous avons visité les églises paisibles de San Pedro et Fraumünster, dont la traduction en espagnol n'a jamais été entièrement résolue. Nous avons savouré le célèbre chocolat et admiré l'efficacité du système de transport. Depuis le lointain mirador d'Ütliberg, nous avons contemplé comment le magnifique paysage des lacs et des douces collines étreignait la ville.

La ville de Zurich s'est présentée à nous d'une manière aimable, silencieuse et civile. Elle ne pouvait cependant nous cacher son côté secret et primitif, brutal et noir, bestialement affamé de Dikas, Malinas, Rozis et de Lumis.

# Le duel

Ce jour de décembre, Alexei avait dix-neuf ans. Il se leva tôt, suffisamment à l'avance pour prendre son petit-déjeuner habituel et arriver à l'heure à l'endroit convenu. Il pensa à se désister, non pas par peur de la mort, mais plutôt à cause de l'extrême fatigue qui l'exténuait depuis des mois. Il désirait plus que tout rester couché, à l'abri du douloureux monde extérieur.

Il se mit debout, s'enveloppa dans sa couverture et s'assit face au petit radiateur. Il resta là, immobile, durant plusieurs minutes. Quand il réagit enfin, il fit chauffer de l'eau et prépara un thé. Il le but accompagné de morceaux de pain dur. Quand il eut fini, il prit le miroir et se regarda. Il vit la chevelure décoiffée et la barbe ayant poussé. Il ne trouva rien, en revanche, qui le poussât à la lâcheté, rien qui en valût la peine.

Sa vie était une croix. Selon ses propres mots, il était « aussi malade qu'il pouvait l'être ». Un état aussi terminal que plein d'opportunités. La première d'entre elles, La Fin.

Il marcha jusqu'à la fenêtre et regarda à travers plus comme s'il avait envie de rien que comme s'il réfléchissait. La plaine de la ville lui permit seulement de voir les autres maisons du quartier. Par contraste, il se souvint du caractère accidenté de sa ville natale, Nizhny Novgorod, qui offrait des vues bien plus généreuses, invitant au rêve. Il ressentit une nostalgie inhabituelle pour ce lieu qu'il n'avait jamais réellement apprécié. Quand il ne put plus traîner, il mit son manteau. Il rangea la chambre et ferma la porte avec l'espoir instinctif d'y revenir.

Il marcha lentement et résigné jusqu'au fleuve Kazanka. Le fleuve avançait calme, silencieux et imparable, comme la mort. Il regarda à l'ouest et pu contempler le Kremlin de la ville, avec la Tour de Siuyumbiké échelonnée qui se détachait. Il regarda ensuite à l'est, où son adversaire, l'aube et La Fin l'attendraient.

Le froid se faisait sentir à Kazan, même si le pire était à venir. Cela avait toujours été ainsi, mais il ne parvenait pas à s'y habituer. Pire, il le détestait de tout son être. Cette haine si viscérale était devenue sa dernière ancre, son espoir le plus décidé. Si La Fin devait être reportée, il n'en



doutait pas, il laisserait derrière lui toutes les réclusions et s'en irait en direction de n'importe quel sud : le Caucase, l'Italie... cela importait peu.

Le chemin s'ouvrait le long de la branche sud du fleuve. La possibilité que ce soit son dernier jour lui fit tout voir de manière plus brillante et il put percevoir des détails ignorés jusqu'alors, comme la surface gelée qui se fendillait ou les dures caresses du vent. La lumière gagnait du terrain et il devint plus évident que les nuages denses de couleur presque noire menaçaient de lâcher de la pluie ou de la neige, même si à l'horizon le ciel était clair dans toutes les directions. Il ne croyait pas à l'inexplicable, mais il céda tout de même à la tentation de voir dans les conditions climatiques un bon présage, comme le fit peut-être son adversaire en un autre endroit de la ville.

Sous l'apparence du bon sens, la peur entra enfin en scène. Il dut reconnaître que le duel ne résoudrait rien, pour personne. Au contraire, tous en sortiraient perdants. Mais il n'y avait plus de possibilité de rétrocéder. L'homme qui le regardait depuis un point plus haut de la colline n'imagina même pas qu'Alexei, avec son pas traînant et monotone, pouvait être en train de douter. La peur ne peut pas grand-chose à l'heure d'arrêter le destin.

Non. Comme d'habitude, il ne s'agissait pas de telle femme, ni de l'honneur, ni de la parole donnée. Il avait besoin de ce moment critique pour se libérer. Et quelle que soit l'issue, la libération arriverait.

Il arriva à l'endroit, où son adversaire l'attendait déjà. Il ressentit une étrange satisfaction : il préférait les histoires à deux. Il marcha vers lui et, quand ils furent face à face, ils se serrèrent la main fermement, cherchant à remporter par avance le duel. Ils se mirent d'accord sur le fait que le combat serait privé, sans témoin ni dénonciation. Le gagnant partirait et, anonymement, préviendrait la police. Comme ils en avaient déjà convenu, les armes seraient les mêmes et ils ne tireraient qu'un seul coup. Ils se serrèrent la main de nouveau, le code d'honneur était établi.

A partir de ce moment, tout se passa au-delà de sa volonté. Il se vit lui-même en train de bâtir l'issue d'une énorme absurdité que, pourtant, il était incapable de faire cesser. Il se vit marcher lentement et prendre position, relâcher son cou, respirer profondément, charger son arme. Il se vit, en définitive, devenir un personnage incompréhensible et grotesque,

comme ceux qui avaient partagé sa brève et dure vie. Ceux qui l'avaient tellement fasciné et qu'il avait cru impossible d'être.

L'issue lui parut rapide, surprenante et seulement un peu plus tard, douloureuse. Il tomba à genoux, avec les mains toujours plus rouges attrapant la partie basse de sa poitrine, et finit allongé dans la neige. Il put voir son adversaire courir vers lui, lui presser l'épaule en un geste manifeste de soutien, puis se diriger vers l'ouest en courant. Il put aussi voir La Fin approcher lentement.

La douleur et le froid augmentèrent. Mais sa liberté s'accrut encore plus, jusqu'à atteindre la plénitude. Une fois l'élément fondamental défini, il ne restait plus qu'à savoir s'il vivrait ou non. Deux officiers de police arrivèrent pour déterminer cela. Ils le chargèrent sur un de leurs chevaux et l'emmenèrent jusqu'à la maison (orangée) de Fedorovsky, un médecin reconnu qui vivait près de là.

Fedorovsky crut être devant un de ces cas dans lesquels le rétablissement du patient se décide au plus profond de son âme. Le médecin fit sa part du travail et appliqua les gestes recommandés, ce qui se révéla efficace au bout de quelques heures. Quand Alexei se réveilla, les policiers l'interrogèrent, mais n'obtinrent que des réponses évasives déguisées de douleur. Le médecin expérimenté demanda aux policiers un moment en tête-à-tête avec le patient. Peu de minutes après, il sortit de la pièce pour leur dire qu'il s'était agi « d'une tentative de suicide erronée mais nécessaire ». Les policiers se regardèrent un instant. Désintéressés de la vérité qui ne menait à rien, ils en prirent note dans leur rapport et quittèrent le lieu.

# L'hôtel

*Pour Vili.*

Nous nous sommes retrouvés au bord du Danube, près du magique Pont des Chaînes (dont le nom officiel est Széchenyi lánchíd) à Budapest. La couleur sépia de l'atmosphère, qui avait en plus une subtile teinte violette, me fait penser que le coucher du soleil arriverait bientôt. Et à en juger par nos vêtements, il est possible qu'il s'agisse d'un début d'automne.

Tu es arrivée très tard, même si je ne m'en suis pas rendu compte. Nous nous sommes pris dans les bras avec sentiment, pendant ce qui me parut deux longues minutes. La conversation se déroula pleine de douceur, alors qu'autour de nous, tout paraissait avoir été figé dans le temps. Non sans caresses, nous avons commencé à reconstruire l'intimité que nous avions eue par le passé.

J'étais allé jusqu'à Budapest pour te voir. Apparemment, tu m'avais beaucoup manqué. Tout suggérait que ce n'était pas la première fois que nous nous retrouvions dans la ville et que nous y avions été heureux. Et quand je dis tout, je me réfère à tes yeux, qui brillaient.

Après de nombreuses années dans ta chère Sofia, tu vivais maintenant à Budapest. Dans le quartier où tu avais toujours souhaité le faire, sur le côté ouest de la ville, pas loin du château de Buda. Je ne me souvenais pas que tu aies mentionné ce désir par le passé, mais j'étais sûr qu'il en était ainsi.

Tu voulais me montrer quelque chose, une surprise. Nous avons marché quelques centaines de mètres en nous tenant la main, en nous éloignant du fleuve jusqu'à arriver à ta voiture. Sans aucun doute, elle était rouge, mais je m'en souviens comme bleutée. Je te sentais plus déterminée, ou impatiente, ou avec moins de temps (ou peut-être tout cela était-il équivalent).

Nous nous sommes dirigés vers le nord, près du centre. Nous avons cherché « l'hôtel », comme tu me le dis avec naturel. L'idée de « l'hôtel » m'était familière, même si je n'arrivais pas à en saisir la signification, ni la raison pour laquelle nous allions à sa rencontre. En arrivant, tu me le

signalais : un très grand hôtel, sur un versant, de l'autre côté du Danube. Il était imposant, comme presque tout à Budapest, même s'il me faisait penser au Bâtiment des Archives Nationales. Il avait un toit multicolore, zigzaguant, comme celui de l'église Saint Mathieu.

Je savais que par le passé nous avions cherché « l'hôtel » avec insistance, mais que nous ne l'avions jamais trouvé. Même si je ne me souvenais pas — et ne me souviens pas — pourquoi. Et je savais que la raison de cette recherche résidait dans la phrase écrite sur le fronton du bâtiment, juste en dessous du toit.

Je pouvais voir la phrase mais ne pouvais pas — et ne pourrais jamais — la comprendre.

Nous nous regardions avec complicité, comme si moi aussi j'avais compris le sens de la phrase. Je fus surpris par notre contemplation de « l'hôtel » pendant de nombreuses minutes, en silence, peut-être avec la peur de ne pas le revoir (ou pire, de ne pas le revoir ensemble). Encore en silence, nous sommes retournés à la voiture et avons entrepris le chemin du retour vers ton appartement.

Tu avais préparé un repas au délicieux et intense arôme slave, même si je ne saurais pas dire ce que c'était, ni à quoi cela ressemblait. Tu terminais d'allumer la dernière bougie, tout le dîner devint orangé, quand je te pris avec force par derrière. Le dîner fut reporté, nécessairement et indéfiniment, parce que nous nous sommes enlacés, embrassés et aimés avec désespoir, jusqu'à ce que les bougies se consomment. Ensuite, quand l'obscurité fut complète, tout devint noir pour toujours.

# L'applaudissement

*Pour Jakun.*

Il y a juste trente ans, en 2016, j'étais assis là où vous vous tenez maintenant. À l'époque, je n'avais que vingt ans. À côté de moi, trois étrangers un peu plus âgés que moi. Après une brève conversation décontractée, j'ai su qu'il s'agissait de deux Argentins et un Coréen. En raison de la proximité géographique, j'avais déjà rencontré des Coréens, mais c'était la première fois que je voyais un Argentin. Ils paraissaient entretenir une très bonne relation, même si j'avais l'impression, qu'à certains moments comme ceux que je décrirai ci-dessous, le Coréen n'appréciait pas la compagnie des Argentins.

A cet endroit, d'où je vous parle maintenant, se tenait le président. Il s'apprêtait à offrir le discours d'ouverture d'un événement dédié aux jeunes étudiants universitaires de cette institution, tout comme vous aujourd'hui. Le thème de la conférence était « Faites entendre votre voix ».

Le président était en fonction depuis plus de trente ans, dans un système n'ayant pas grand-chose à voir avec la démocratie. Et c'est peut-être pourquoi il était traité avec respect (derrière lequel, presque toujours se cache la peur) et la monotonie de ses discours était tolérée. N'ayant pas la moindre empathie pour le public, ces discours pouvaient durer jusqu'à trois heures, si insignifiants soient-ils.

Tel était le contexte lorsque le président a commencé son discours et que nous nous préparions tous à l'écouter certainement longtemps.

Dès les quinze premières minutes de discours, il était clair que plus personne ne l'écoutait. Et aussi que cela n'avait aucune importance pour lui.

Cependant, les Argentins à mes côtés ont commencé à se montrer impatients. Commençant d'abord par s'asseoir, puis bavardant entre eux et enfin en riant. Je me souviens qu'ils ont répété la phrase « Vamos redondeando, querido » ("Arrondissons mon cher "expression argentine pour demander d'abrégé) et c'était très drôle.

Vingt minutes après le début du discours, l'Argentin à côté de moi commença à remplir le formulaire de satisfaction. Peu lui importait que la

journee venait à peine de commencer. À la question sur le score de l'événement, il répondit en le notant avec un quatre. Pour justifier ce chiffre, il compléta la zone de texte avec le message suivant : "L'ouverture du président a été trop longue et sans intérêt." Étant donné qu'il ne parlait pas la langue, sa justification me semblait d'une audace considérable. Il est vrai, cependant, que la simple observation du public - tout le monde était sur son téléphone portable – la justifiait. Après quelques minutes, il décida de renforcer son argument : "Le message du président est contraire au thème de l'événement". Il repoussa la feuille, la regarda avec satisfaction et la mit soigneusement dans son dossier, comme s'il s'agissait du document le plus important de tous.

Après quarante minutes de discours, l'autre Argentin (qui avait une chemise bleue et rouge) expliqua quelque chose à son compatriote qui, par son langage gestuel abondant, semblait être un plan. Lequel impliquait tous les étudiants autour de nous, puisqu'après avoir fini avec son compatriote, il a commencé à offrir des instructions cachées au coréen et à tous ceux qui l'entouraient. Le premier Argentin en fit de même, en m'incluant :

\_ Lorsque le président marquera une nouvelle pause, nous commencerons à applaudir. Et nous ne nous arrêterons pas jusqu'à son départ \_ me dit-il, le pouce levé et une expression faciale optimiste (haussant les sourcils et secouant la tête affirmativement) ce qui ne laissait place à aucun refus.

Lorsque la première des pauses attendues arriva, les Argentins commencèrent à applaudir avec détermination. Plus pour l'inconfort de les laisser seuls que pour l'envie de rejoindre cette idée presque adolescente, les élèves voisins les suivirent. Puis le reste, si distrait, suivi par inertie. Les applaudissements surprirent le président, car il n'avait rien dit de pertinent. Il a d'abord ouvert les yeux en regardant le public, puis a cherché des explications parmi ses assistants, qui avaient également l'air perplexe.

Les applaudissements se sont répandus plus que la normale. Quand ils commencèrent à décliner, les Argentins applaudirent de plus belle, plus fort jusqu'à crier "Vamoooo" (une expression d'encouragement argentine très informelle), qui stimula le courage des étudiants aux alentours. Lorsque l'inconfort des étudiants fut plus grand que le souffle des Argentins, les applaudissements cessèrent et le président poursuivit son discours.

Les Argentins nous félicitèrent à voix basse et firent un signe (en déplaçant l'index de manière circulaire et la tête d'un geste affirmatif) que tous interprétions comme "quand il s'arrête, nous recommençons". Le Coréen, lui, enfouit sa tête dans ses mains et la secoua avec une profonde désapprobation.

Nous recommençons une dizaine de minutes plus tard, lorsque le président fit sa pause tant attendue pour boire de l'eau. Un énorme applaudissement à l'épicentre argentin éclata, devint gênant bien plus rapidement, puisqu'il s'agissait en fait de la continuité du précédent. Malgré cela, les applaudissements réussirent à se prolonger encore plus longtemps. L'inconfort du président et de ses conseillers devint évident. Également la peur chez certains étudiants. Finalement les applaudissements cessèrent.

Lorsque le président reprit son discours, sa voix était tendue et il montra une plus grande propension à commettre des erreurs. Les murmures augmentèrent au fil des minutes et il ne fit pas de pause. Après vingt minutes continues, le moment de repos tant attendu s'imposa à lui. Les applaudissements explosèrent à nouveau et cette fois, durèrent deux fois plus longtemps.

Les applaudissements cessèrent enfin lorsque cinq agents de sécurité se rendirent au fond de la salle et ordonnèrent aux Argentins de les accompagner à l'extérieur de l'enceinte. Les Argentins refusèrent de se lever et, croisant les bras, demandèrent des explications sur la raison de cette injonction. Dans un geste risqué, ils dirent qu'ils n'accepteraient que les ordres venant de la police. L'événement resta interrompu, avec des centaines d'étudiants, certains fonctionnaires et le président lui-même perplexe, face à la discussion tendue et cette révolte naissante. Quelques minutes plus tard, la police arriva. Après avoir insisté pour obtenir des explications, qui ne sont jamais venues, les Argentins acceptèrent de quitter la salle. Dans un geste de noblesse remarquable, le Coréen se retira volontairement pour les suivre.

Escortés par la police, les trois étrangers se dirigèrent vers la sortie sous le regard étonné de toute l'assemblée. Puis, une force intérieure que je n'avais jamais connue jusque-là m'envahit. C'était mon destin. Sans aucune possibilité de choix, j'ai commencé à applaudir. Mes collègues me regardèrent avec surprise, mais rapidement comprirent et me rejoignirent. Les applaudissements ne ressemblaient plus à de la diversion, mais à une

demande de mettre fin à tout cela. Ils étaient fermes, durs et monocordes comme le discours du président.

Après quelques minutes, le président comprit parfaitement le message. Rempli de fureur, il claqua son poing sur le pupitre, suivi de ses assistants, partit en jurant.

Lorsque tous les fonctionnaires disparurent, les applaudissements devinrent joviaux et festifs. Les étudiants ajoutèrent des cris et des chants. Alors que la célébration se répandait, nous nous sommes observés avec incrédulité et chaque regard renfermait de la reconnaissance.

Telle une cascade, les leçons à retenir vinrent à moi les unes après les autres. Ces leçons sont celles que je souhaite partager avec vous aujourd'hui.

N'acceptez pas de sermons ou de discours unilatéraux. N'offrez pas de révérence, encore moins la peur. Résistez avec intelligence, avec originalité et même avec joie. Les applaudissements aussi peuvent être un acte de rébellion. Demandez des explications et ne cédez pas avant de les avoir. Demandez, demandez toujours. Ne laissez pas seul, celui qui a raison. Ne parlez pas trop et écoutez attentivement les autres.

En tant que président de cette grande nation, je vous propose qu'aujourd'hui et toujours, avec plus d'actes que de paroles, vous fassiez entendre votre voix.



# Le jour le plus triste de ma vie

J'ai des images claires de cette époque, bien qu'un peu mélangées, comme celles d'un documentaire inachevé. De plus, le contexte me paraît flou. Disons que j'avais environ dix ans. Ou disons plus précisément : je pouvais encore ressentir l'anxiété précédant un match de football, jouer sans penser au temps et encourager mon équipe avec passion. En ces temps-là, nous jouions au football dans une espèce de pré, une clairière de terre au milieu d'un parc qui, à l'époque, me paraissait grand. Jusque là venaient les garçons du quartier (très souvent avec leurs familles), que, pour beaucoup, nous ne connaissions que par leurs surnoms. Jouaient également ma sœur et lui.

Lors d'un de ces matchs, j'ai dû affronter une nouvelle réalité. J'avais commencé à jouer mieux que lui, même si c'était lui qui m'avait appris à jouer. Je refusai de l'accepter. Cette lutte épuisante contre l'inévitable dura pendant de nombreux matchs, au cours desquels je faisais exprès de baisser mon niveau de jeu, essayant de dissimuler ma nouvelle supériorité. Cependant, cette manière de (ne pas) jouer se révéla insoutenable et avec le temps, je dus me résigner au fait que les choses avaient changé. Ce nouvel état des choses devint la normalité et s'étendit progressivement au futur. Des années plus tard, presque sans que je m'en rende compte, il n'y avait déjà plus de matchs au parc ni de matchs avec lui.

Ce ne fut pas celui-là, néanmoins, le jour le plus triste de ma vie.

De nombreuses années plus tard, cette amertume que je croyais éteinte décida de revenir, avec un autre visage mais avec la même âpreté. Il subit un accident dont il ne se remettrait jamais complètement y dut être opéré d'urgence. Peut-être pour la première fois, je me suis senti à sa charge. Alors, en plus de ressentir la douleur de sa souffrance, égoïstement, je me suis senti seul, sans protection et j'ai eu envie de pleurer, comme je me sens maintenant que je plonge dans le souvenir de ces sensations.

Je compris aussi que l'on pouvait être heureux même dans un état de profonde tristesse. Pour cette raison je me suis réjoui, malgré tout, de pouvoir être à ses côtés dans ce moment de difficulté et j'ai tenté de lui

offrir, pour une fois, la sécurité qu'il m'avait toujours donnée. Par chance, il put surmonter l'opération, même si quelque chose avait changé pour toujours... et avait décidément une aigre saveur. Cette fois-là aussi, comme toutes les autres fois, l'inévitable devint la normalité. Mais les secondes fois portent toujours en elles une leçon que ne portent pas les premières ni les troisièmes : la possibilité de la répétition.

Ce ne fut pas celui-là, néanmoins, le jour le plus triste de ma vie.

Le jour le plus triste de ma vie n'est pas encore arrivé. Mais il est si douloureux que je peux déjà le sentir.

# Le terme

*"L'explication pour laquelle je lui pardonne tout réside dans mon amour pour elle ... mais quelle est l'explication de mon amour pour elle, je ne sais vraiment pas."*

*Antón Chéjov*

## I

J'aime Claire. C'est elle, en retour qui ne m'aime pas. Ou peut-être qu'elle m'aime comme elle peut, à sa manière, d'une manière transactionnelle, efficace et capitaliste. Ou peut-être qu'elle ne peut pas m'aimer (ou aimer), mais elle essaye. En tout cas, elle exprime son amour (dont je ne sais pas si c'est de l'amour) d'une manière si étrange pour moi, si éloignée, qu'elle m'est incompréhensible. Parfois, je me sens comme un hôte, un invité dans sa vie, qui s'adapte au profil théorique d'un homme qu'elle aimerait avoir à ses côtés. Ou comme une pièce, parfois désirable, parfois nécessaire, dans son échiquier. Son amour a des contours sophistiqués, subtils et sans expression. Il a le corps de la formalité, de la planification, de l'efficacité, et c'est peut-être de cette façon que son amour parvient, essaie, ou peut se manifester. Et malgré tous ces indices, tous ces chemins qui convergent vers le même point, j'ai du mal à comprendre cette réalité non apparente, car une toile, parfois faite de contradiction, cherche à la recouvrir. Mais il doit y avoir un moyen de résumer tout cela, d'arriver à le transmettre sans tant de considérations, sans autant de détours. Il y en a un. C'est le terme.

## II

Ce n'est pas facile d'aimer Claire, mais je le fais et cela ne me surprend pas. Elle est intelligente, belle et a un tempérament fort que j'accepte parfois comme sa personnalité. C'est une femme d'action et d'idéaux. Nous pourrions faire de grandes choses ensemble si seulement nous nous comprenions un peu plus, si seulement nous voulions nous comprendre un peu plus. Et je le veux, car nous partageons quelque chose

de très spécial : notre refus d'accepter les termes de la réalité. Ou c'est du moins ce que je veux croire.

Si je devais synthétiser Claire en un seul mot, sans hésiter j'utiliserais le terme. Si cette possibilité m'était interdite, je dirais alors qu'elle est une femme dure, comme une pierre de rivière arrondie, avec tout le bien et le mal que la dureté a à offrir. Une dureté rationnelle qui recouvre un cœur aussi sensible qu'éloigné, avec lequel j'entre en collision bien plus souvent que ce qui est souhaitable. Et de ce que notre relation peut tolérer.

Une seule fois, j'ai mentionné le terme à Claire, en passant, quand je lui parlais encore de manière spontanée et insouciant. Quand je n'étais pas tombé dans sa logique. Je l'ai fait bien avant de croire que le terme était le meilleur moyen de la définir, comme je le crois désormais. C'était la seule façon de décrire avec précision ce qui s'est passé juste après l'un des moments les plus importants de notre relation : la première fois que nous avons fait l'amour.

Tout s'est passé dans cette ville du nord, si confortable et fonctionnelle pour tous, surtout pour elle. C'est peut-être notre amour des voyages en train qui nous a amené à nous retrouver à la gare centrale à six heures de l'après-midi. Claire est arrivée avec un retard planifié. Nous avons marché et nous nous sommes séduits sans hâte, dans la pénombre d'un soleil d'automne qui faisait ses adieux parmi les tours modernes du quartier financier. La nuit nous rattrapait et, avec elle, le dîner. Nous nous laissions envelopper par la confiance, les regards et la fumée des étudiants qui envahissaient l'endroit, l'un des bars les plus traditionnels de la ville. Une fois chez elle, le premier baiser nous amena au lit, où nous nous aimions avec ardeur et anxiété.

Trempés de sueur, il n'était pas difficile de se préparer au plaisir rafraîchissant d'une douche chaude. Elle le savoura en premier. Quand je suis sorti de la salle de bain, prêt à dormir à ses côtés, j'ai dû m'adapter à un changement de plan : elle m'a demandé de dormir sur le canapé. Étant chez elle, elle avait tous les droits de me le réclamer, ma période de naïveté était depuis longtemps révolue, mais j'étais toujours surpris. Tout en regardant le canapé à la recherche de réponses, j'ai essayé de convaincre ma déception que notre solitude ici ne serait pas si mauvaise. Je ne pouvais pas comprendre comment Claire était capable d'interrompre la magnifique

connexion que nous avons établie de cette façon. Je n'avais aucun doute, n'en ai toujours pas, cela avait été réciproque.

C'est ainsi que je le lui révélais quelques temps plus tard, lorsque nous revenions sur les détails de cette nuit. Je restais sans comprendre. C'est à cette époque que j'ai utilisé le terme, la seule fois. J'ai ajouté qu'il s'agissait peut-être de différences culturelles. Ce n'était pas la première fois que j'expérimentais ce type de comportement dans ces terres centrales, où le pragmatisme régnait sur les symboles et la vie avait tendance à se réduire, sans conflit, à une poignée d'arguments. Dans ces régions, après tout, j'avais assisté à de longs débats sur l'intérêt ou non d'avoir des enfants, dans lesquels les positions se soutenaient en ajoutant et en soustrayant du temps, de l'argent et du développement professionnel. Plus surprenant que la scène du canapé, désormais lointaine, j'ai été stupéfait par sa réaction disproportionnée à mon point de vue. Au bord de la colère, elle m'expliqua que sa façon d'agir n'était pas étrange du tout et que ce n'était pas la première fois qu'elle envoyait quelqu'un sur le canapé et qu'elle-même y avait été envoyée. Elle ne m'a pas répondu quand je lui ai demandé ce que cela faisait d'être à ma place. Elle était sans aucun doute très contrariée par l'utilisation du terme, mais je ne comprendrais le sens profond de cette colère que beaucoup plus tard. Elle l'omit et porta sa décharge vers ma "généralisation" du comportement humain dans ces pays d'hiver. Comme si les cultures n'existaient pas ou n'étaient pas différentes. Comme si ces différences pouvaient s'expliquer sans parler en termes généraux. Comme si l'on pouvait le nier - j'ai utilisé un douloureux exemple de ma propre terre - en Amérique latine, il y a une culture machiste qui tue.

La tension atteignit un point tel que nous avons dû interrompre le débat devenu abrasif et déchirant. Ce n'est que vers le milieu de la journée du lendemain que nous avons pu retrouver une certaine normalité et au cours des heures qui suivirent, je compris avec douleur que nous avions perdu la précieuse opportunité qu'offre le conflit de nous rapprocher et de nous enrichir.

La tendance de Claire à une irritation précoce et explosive était la nouvelle surprise qui s'offrait à moi et, qui malheureusement, se présenterait de plus en plus souvent. Ce ne serait pas non plus la dernière fois que je dormirais sur ce canapé, l'une de ses nombreuses ressources, subtiles ou non, pour imposer des conditions.

Elle rejette, en somme, la complicité que je lui propose. Au lieu de cela, elle préfère un empire. Je ne sais pas encore s'il s'agit d'une différence personnelle ou culturelle.

### III

Les discussions avec Claire sont difficiles. Elle les considère inutiles, une perte de temps. Elles dérivent rapidement sur des impasses, cadre idéal pour que la tension monte. Elle ne pense pas qu'il vaille la peine de dépenser de l'énergie pour comprendre et aplanir nos énormes différences personnelles et culturelles. Il vaut mieux ignorer, oublier et passer à autre chose. Après tout, le temps presse. Il n'est donc pas étrange qu'elle cherche à clore unilatéralement les discussions : "C'est ainsi, il n'y a plus rien à dire, accepte-le et n'en parlons plus". Si cela ne fonctionne pas - cela ne fonctionnera jamais - La possibilité de clore le débat brutalement ne lui échappe pas. Par contre en les ouvrant, Claire m'avertit souvent de ne pas m'énerver contre ce qu'elle s'apprête à me dire, ce qui n'a jamais été le cas. Après tout, se mettre en colère est le moyen le plus évident d'admettre son intolérance ou son manque d'argument.

Nous parlons presque toujours en espagnol, sauf quand nous nous disputons. Dans ce cas, à mon initiative, nous passons à l'anglais, pour apporter neutralité et fluidité à l'échange. En plus de sa propre langue, Claire parle un excellent anglais et un très bon espagnol. Sans aucun doute, elle préférerait se disputer en espagnol, mais c'est une difficulté supplémentaire que je préfère éviter pour ne pas compliquer les choses.

Nos discussions ternes ne sont qu'une partie de nos problèmes de communication. Nous n'en n'avons aucun lorsqu'il s'agit d'échanger des informations d'application pratique, telles que les horaires, les lieux ou les trajets. Elle prend même l'initiative. Le seul problème est peut-être que toutes ces informations sont secondaires pour moi. Les choses se compliquent lorsque nous nous éloignons des rives du béton et il n'est pas rare que Claire ignore mes conversations sur les livres, les idées ou les sentiments. Si nous circulons à vélo, elle préfère la vitesse à la conversation. Lorsque nous voyageons, elle ne répond pas à mes messages. Ou elle le fait avec un éloignement total, comme si la distance physique se transposait à notre conversation. Et ce n'est pas comme si j'étais lourdingue. Il arrive qu'elle soit très occupée. Avec beaucoup de travail. Et elle préfère

juste bien répondre. Elle veut le faire en espagnol, pratiquer la langue. Ce qui lui demande du temps, de la tranquillité et de la concentration, ce dont elle ne dispose pas. Alors elle ne me répond pas.

Lorsque nous parlons de notre relation et de nos sentiments, Claire « évalue » chacun des aspects qui la préoccupent. Si c'est une période difficile, elle m'informe qu'elle n'est pas disposée à "investir des sentiments" en vain. Elle pense que nos conflits sont en grande partie dus à ma pratique irresponsable des "jeux de pouvoir". Pour elle, notre relation peut aller "de cent à zéro" en un clin d'œil ; si les périodes sont plus longues, elle dessine dans l'air, l'évolution dans le temps de nos scores, à l'aide de courbes fonctionnelles qui montent et descendent, indiquant des pics dans certains combats ou réconciliations. Claire n'étudie pas les mathématiques, l'économie ou tout ce qui ressemble à la science exacte. Par chance. Elle est consciente de tout cela et l'admet, avec une fierté que je ne peux croire. Elle se définit comme une personne "pratique" et "non romantique" en matière d'amour. Merci d'avoir clarifié, Claire.

Lorsqu'il s'agit de « gérer son temps », Claire a toujours un agenda à portée de main, prêt à être consulté ou rempli. C'est comme une extension de son corps, presque un organe. Parfois, ce petit carnet semble palpiter. Il reflète sa vie optimisée, pleine de travail et d'événements sociaux qui peuvent s'étendre jusqu'à plus d'un an. Pendant la saison extatique, l'été, il n'est pas impossible que nous réservions un moment pour nous promener, peut-être la semaine prochaine. Il n'y a pas de place sur son agenda pour l'intimité (qui n'a pas à être physique), une activité tant improductive. Sa vie sociale est beaucoup plus nourrie que la mienne, ce qui n'est pas un grand mérite ... après tout, je suis écrivain. Cela ne veut pas dire pour autant qu'elle soit moins seule que moi, (au contraire), comme beaucoup de gens que nous rencontrons à tous les événements auxquels nous assistons. Même moi, je ne parviens pas à pénétrer cette solitude qu'elle confond avec de l'indépendance. En fin de compte, les agendas comme les budgets, sont les meilleurs moyens d'exprimer les priorités. Et nous avons des priorités très différentes. Par exemple, le rapport à la famille ou au travail.

Claire considère sa famille comme un ensemble de personnes adultes partageant le même nom, une question presque administrative. Ils doivent prendre leurs propres responsabilités, elle n'a pas à s'occuper d'eux ou de leurs problèmes. Il lui est difficile de comprendre l'importance que je donne

à la mienne et considère qu'une telle "source d'amour inconditionnel" est une exagération.

Comme beaucoup de gens autour d'elle, Claire travaille dur et en est fière. « Je n'ai pas arrêté de travailler » ou « j'ai encore beaucoup à faire » sont des phrases récurrentes. Elle travaille souvent le samedi et ramène toujours des dossiers chez elle, au cas où. Grâce à ce dévouement, elle a une carrière réussie et est en passe de devenir une experte dans son domaine. Sa vie professionnelle se projette solidement vers l'avenir et contribue avec elle à la croissance de son pays déjà développé. Cela me rappelle quelque chose : elle n'aime pas que je dise « développé », car c'est un mot qui « cristallise les relations de dominations existantes ». Comme je ne veux pas être un oppresseur sémantique, je me corrige : son pays à revenu élevé par habitant.

L'intérêt de Claire pour la politique a été l'une des choses qui m'ont le plus enthousiasmé lorsque je l'ai rencontrée. Pour quelque raison que ce soit, elle aide résolument ceux qui en ont le plus besoin dans la ville où elle réside (qui n'est pas la sienne, comme ne l'est aucune autre) et cela m'est très précieux. Elle est végétarienne et a une forte conscience écologique. Elle pratique un discours progressiste et anticapitaliste assez dur, nourri de mots forts comme « résistance », mais cela ne l'empêche pas d'adorer New York et de cultiver le désir secret d'y vivre un jour. Elle ne tombe pas, du moins en ma présence, dans la naïveté de proposer le socialisme comme alternative. À ma grande déception, nous n'avons pas développé la conversation politique. Peut-être que cela ne l'intéresse pas vraiment ou peut-être qu'elle ne me considère pas comme un interlocuteur digne. Après tout, je suis un simple libéral, et peut-être que ma croyance en l'égalité des chances est quelque peu naïve ou insuffisante. Lorsque nous établissons enfin une conversation politique, elle n'aime pas que nous le fassions couchés ou « dans des positions où l'un l'emporte symboliquement sur l'autre » ; soit, l'un debout et l'autre assis. Elle pense que la plupart des gens ne sont pas prêts à voter. Parce que, comme chacun le sait, les seuls prêts à le faire sont les progressistes.

En tant que bonne progressiste, elle répudie avec justice le nationalisme et le machisme. Elle le fait avec dévotion, les détectant et les signalant constamment. Et parfois avec exagération, comme s'il y avait le besoin urgent d'être politiquement correct. Presque tout est nationalisme de son point de vue : souligner une différence culturelle, mon maillot de



football argentin et les humbles paysans qui célèbrent une fête nationale dans des vêtements typiques. Elle ne comprend pas l'amour pour sa propre terre, ce qui ne doit pas pour autant se traduire par des attitudes négatives envers les autres. Elle voit également du machisme partout : lui tenir la porte, converser sur ce sujet avec des femmes ainsi que la non féminisation de titre masculin. Elle croit non seulement (comme moi) que les femmes ont les mêmes droits que les hommes, mais aussi que les hommes et les femmes sont exactement les mêmes. Toute excuse est bonne pour me qualifier de nationaliste ou machiste, bien que plus tard elle finisse par admettre, lorsque les tempêtes passent et que je lui exige des définitions, que je ne le sois pas.

L'entrelacs de micro-règles ne se limite pas à notre posture physique pour la discussion politique. Au contraire, elle s'étend de manière entropique à tous les recoins de notre vie commune. Il est juste de dire que certaines des micro-règles ont même leur côté positif, comme l'obligation de faire quelque chose le samedi soir. D'autres ont la couleur de l'extravagance - surtout pendant la saison estivale limitée - comme devoir rester à l'extérieur de la maison jusqu'à la tombée de la nuit. Ce ne sont pas des déclarations générales, mais des lois non négociables. Je pourrais énumérer les détails de la législation clairsienne jusqu'à envahir toute l'histoire, mais cela n'aurait aucun sens. Pour résumer, toutes ces micro-règles, ensemble, sont décidément épuisantes.

Le marécage de règlements dans lequel Claire avance difficilement expose sa rigidité, sa manière d'être structurée. Elle pense qu'avoir une explication équivaut à avoir raison. Et point. Cela la conduit à l'incapacité d'admettre ses erreurs et, par conséquent, de présenter des excuses. Elle préfère laisser les contrepoints non résolus ou accepter que les deux parties aient raison, même si les positions se contredisent. Ce n'est qu'en dernier recours qu'elle accepte de s'excuser, toujours après moi et jamais de sa propre initiative. Quand elle le fait, elles ne sont presque jamais authentiques (je ne pourrais pas en exiger autant), mais plutôt une ressource pratique pour mettre fin à une discussion qu'elle considère trop longue. Aimer ou avoir besoin de contrôler. Elle reconnaît qu'elle "déteste les surprises" et que par le passé on l'a déjà surnommé « femme dominante ». Son interrupteur d'amour lui permet (ou du moins elle le pense) de décider

de ses sentiments, qui telle une lampe, peuvent s'allumer ou s'éteindre en un seul clic.

Parfois, ses idées sur la vie privée et l'intimité me déstabilisent. Le sexe ne signifie pas grand-chose pour elle, ce que j'ai commencé à comprendre le jour de notre première fois. Au lieu de cela, partager le lit (dormir, littéralement) est une expérience beaucoup plus intime. Elle court plusieurs fois par semaine, mais elle ne me permet pas de l'accompagner, car "c'est un moment très personnel et privé". Elle n'aime pas se faire prendre en photo. Elle fait du yoga et de la méditation ; à en juger par les résultats, de manière insuffisante. Elle a du mal à dormir et ce n'est pas surprenant.

Rien de ce qui précède ne l'empêche de croire qu'elle est une femme à l'esprit ouvert. Et peut-être qu'elle l'est vraiment selon sa propre conception, qui se limite à avoir un discours politiquement progressiste et exercer la liberté sexuelle. Cependant, cette conception n'inclut pas la flexibilité, la tolérance ou l'humilité face à d'autres façons de voir le monde ou de faire des choses, si petites et insignifiantes soient-elles.

Claire est une femme compliquée.

#### IV

Je pense que Claire cache une dissociation. Il s'agit du conflit entre ses raisons à charge et son cœur opprimé. Tout pour éviter les désagréments de la souffrance. Cependant, ses raisons savent qu'il n'est pas bon de vivre sans cœur, alors elles cherchent à l'imiter d'une manière artificielle qui minimise les risques. Elles érigent une façade à l'image de son cœur qui n'oblige pas à céder le contrôle. Ce château artificiel instable génère une curiosité collatérale : Claire a tendance à voir des causes où il y a des conséquences. Donc, elle confond tempérament avec passion, courtoisie avec bonté ou brutalité avec honnêteté.

Le terme met en avant ce conflit dans son intégralité et c'est pourquoi il est tellement douloureux. Rien de ce qui s'est passé entre nous, qui pour autant était riche, n'a eu un impact aussi profond sur elle que la seule fois où je l'ai mentionné. Il définit fortement la façon dont ses raisons dirigent son comportement, contrairement à son cœur. Le cœur qui m'a choisi et avec lequel je peux encore parfois me retrouver. C'est pourquoi une partie de

Claire véhicule le souvenir du terme de façon récurrente : c'est son cœur qui demande de l'aide.

Donc, de la seule manière possible, je pars avec mon cœur à la recherche du sien, sans calcul ni spéculation. J'accepte mes défauts, mes erreurs, mes fautes. Je deviens plus flexible, au-delà de la raison. Je prends des risques et expose mes sentiments, maintenant plein de contradictions. Je deviens incohérent et me sens souvent idiot. Je doute. Et à chaque mauvais pas, ses raisons me punissent et n'hésitent pas à m'humilier.

## V

Je suis disposé à aimer Claire, malgré tout, pour toujours. Je le sais et elle le sait. Mais ses raisons ne me le permettent pas et elles font s'éloigner son cœur un peu plus chaque jour. Pendant ce temps, le terme qui est en elle, avance sur moi et je suis incapable de le contenir. J'admets que la situation me dépasse. Je m'épuise, je m'affaiblis et je m'éteins. Elle le perçoit, et me le fait savoir, comment pourrait-il en être autrement, elle m'en veut. À ma place, elle m'aurait laissé depuis longtemps, peut-être le jour même de la première discussion. Ou le second, comme elle l'a fait en partie. Mais je ne suis pas comme elle et je ne veux pas l'être. Je résiste donc, sans avenir, contre l'évidence. Non seulement je dis que je ne vais pas abandonner, mais je ne le fais pas. Ce n'est pas moi qui abandonnerai son cœur. Ce sera elle qui le fera, enfin, quand elle me quittera complètement.

# Le Rapport Picaresque

*Pour ma mère, la professeure de littérature,  
et mon père, l'ingénieur.*

On pourrait dire que ceci est l'histoire de sa création - et de sa mort ?- le Rapport Picaresque un genre littéraire né sur les rives du Río de la Plata - Mais on pourrait aussi dire que c'est l'histoire de ses créateurs, deux étudiants de la Faculté d'Ingénierie de l'Université de Buenos Aires (FIUBA) poussés par le destin jusqu'aux limites de la littérature existante. Dans aucun des deux cas, on ne s'éloignera de la vérité.

Une brève biographie des étudiants est indispensable. Venant de la périphérie de Buenos Aires, le trajet pouvait durer parfois deux heures pour atteindre le siège principal de la FIUBA, situé dans le quartier nostalgique de San Telmo, cadre idéal pour une triste histoire comme celle-ci. Il est possible qu'au cours de ces longs voyages, ils aient nourri leurs connaissances littéraires. De plus, il est avéré qu'ils ont acquis une grande connaissance des transports publics de la ville, transposée des années plus tard dans certains écrits informels. Leurs relations quotidiennes avec la banlieue les ont rendus hostiles, flexibles et audacieux.

Quoi qu'il en soit, ces deux étudiants ont décidé d'innover dans le domaine des sciences en injectant une bonne quantité de littérature aux précis, statiques et ennuyeux rapports scientifiques. De cette façon, inspirés par le roman classique Picaresque, ils ont donné naissance à ce qu'ils ont baptisé le rapport Picaresque.

Le roman picaresque est un genre littéraire riche développé dans l'Espagne post médiévale pendant le présumé âge d'or. Il est né comme une satire du récit chevaleresque (et de la société qui l'avait créé) des siècles précédents. Le protagoniste de ce genre littéraire est un voyou, un personnage de bas rang social, sans éthique ni morale, qui cherche à survivre à tout prix. Son histoire renferme une critique de la société qui l'entoure et, en définitive, le condamne. En choisissant une référence parmi les romans picaresques, les créateurs du genre n'ont pas caché leur

préférence pour "La pícara Justina", par rapport à d'autres titres plus célèbres tels que "Lazarillo de Tormes" ou "La vida del Buscón".

Comment est-ce possible que deux étudiants en ingénierie soient au courant de cette information, cela reste une grande interrogation. Il s'agit très probablement d'une forme d'erreur, cet événement étant aussi indésirable qu'il est potentiellement enrichissant.

Une analyse linéaire pourrait nous amener à penser que ces étudiants auraient dû s'inscrire à la Faculté des arts et non en ingénierie. L'argument est solide et rationnel, mais ne prend pas en considération que la création artistique emprunte parfois des voies mystérieuses. Ou pas tant que cela. Le plus probable est qu'un étudiant en littérature ne saura jamais (heureusement pour lui) ce qu'est un rapport scientifique et, par conséquent, il est difficile d'en envisager une évolution conceptuelle.

Il est presque certain que la fatigue et l'ennui des étudiants à l'heure de préparer des rapports scientifiques furent les fondements sur lesquels le rapport Picaresque fut construit. Cependant, ces arguments se montraient insuffisants pour exposer et défendre la nouvelle création devant les autorités académiques, un moment qui arriverait tôt ou tard. Ils se sont alors lancés dans un important développement conceptuel pour justifier l'émergence du genre littéraire naissant.

Il est important de mentionner que les étudiants se sont concentrés sur les rapports scientifiques de la Faculté, effectués sur des expériences dont les résultats étaient connus d'avance. Dans ce cas ils les ont appelés « spécial » et ont reporté les cas incluant tous les autres rapports scientifiques, et les ont appelés "général".

Ils estimaient que les rapports scientifiques traditionnels de la Faculté, étaient condamnés à l'extinction, pour répéter des résultats déjà connus de tous. Et il était compréhensible qu'il en soit ainsi. Par conséquent, ils en ont déduit qu'il était nécessaire d'ajouter une valeur supplémentaire et particulière qui leur permettrait de se prévaloir du mandat naturel par excellence : la survie.

Après un travail créatif intense sur la côte sud du Rio de la Plata, les étudiants ont défini quelles étaient les caractéristiques fondamentales d'un rapport Picaresque, inspirées par les directives générales du roman Picaresque :

1. Rapporté à la première personne. L'auteur de l'expérience et du rapport Picaresque est le protagoniste, qui assume le rôle de voyou (désormais, l'informateur voyou). Les personnages complémentaires, généralement complices du protagoniste, peuvent être d'autres étudiants voyous et / ou, mieux encore, les instruments mêmes utilisés dans l'expérience, tels qu'un tube à essai, une pipette ou un verre d'eau. Évidemment, ces instruments sont personnifiés et donnent ainsi un champ de développement infini à l'imagination du protagoniste. Juste pour donner un exemple, on pourrait mentionner que "la pipette Julia, ni lente ni paresseuse, a versé son contenu sur la préparation effrayante qui restait encore anonyme".

2. Profil de l'informateur voyou. Pour renforcer l'impact de la critique et rendre hommage à son genre littéraire - le roman Picaresque - il est recommandé d'inclure des informations, réelles ou non, sur le protagoniste. Il s'agit de clarifier sa moralité douteuse ou inexistante, son origine marginale et son manque d'espoir pour un avenir meilleur, pour lui et pour les autres. Un anti-héros qui s'oppose à l'idéal d'un étudiant qui obtiendrait un dix grâce à la réalisation d'un rapport aussi correct que vide. Quelqu'un qui n'a pas peur de dire la vérité car, après tout, il ne se soucie pas des conséquences. L'informateur voyou ne vient pas pour sauver ses lecteurs, mais pour les entraîner dans la boue dans laquelle il est déjà plongé.

3. La forme d'écriture est la prose. Avec des éléments tirés du rapport scientifique, notamment lors de la présentation des résultats. Et de la Chronique, puisque nous parlons de la narration chronologique d'une expérience.

4. Précision. Au-delà de l'insupportable imagination à laquelle les lecteurs sont soumis, l'exactitude et la clarté des résultats de l'expérience ne sont pas négociables. Ne pas le faire reviendrait à transformer le rapport Picaresque en un conte. Ce n'est pas que ça ne soit pas le cas, mais ce doit être aussi un rapport scientifique. Fondamentalement, ces résultats seront le refuge principal pour résister aux inévitables attaques des représentants de l'ordre établi. Il est primordial de noter que si les résultats ne sont pas corrects, le rapport Picaresque sera réprouvé. Néanmoins, s'ils sont corrects, il est fort probable qu'il en soit de même. Mais la différence sera énorme : une injustice aura été commise.

5. Critique. Une fois la correction des résultats assurée, le rapport Picaresque dispose d'un champ libre pour libérer l'empreinte satirique. La science, les enseignants, les institutions, la société et même le système économique mondial sont parmi les cibles privilégiées. La critique n'a pas à être moralisatrice, elle peut donc toucher tout et tout le monde, y compris le protagoniste lui-même et ses complices. L'ironie, la perspicacité, l'irrévérence et, surtout, l'humour intelligent sont les ressources recommandées.

6. Déterminisme. Malgré les objectifs créatifs, réformistes et même socialement progressistes de l'informateur Picaresque, la fin est toujours la même : répression et échec. Presque une prophétie sur le sort des étudiants créateurs du genre.

Armés de suffisamment de bagages théoriques, les deux étudiants ont écrit le premier rapport Picaresque de l'histoire, intitulé "Passion de diapasons". Il racontait l'expérience dite de la « Résonance entre deux diapasons », dont le rapport est présenté des dizaines de fois chaque trimestre par les étudiants de Physique I (Chaire du docteur Carlos Muslera). Comme annoté en marge, un diapason est un instrument en forme de fourche utilisé pour émettre des sons (vibrations) à une fréquence connue, très populaire lors de l'accordage d'instruments.

Le rapport réalisé comptait environ soixante-sept pages, lorsque le rapport scientifique moyen résolvait le problème en seulement huit.

L'œuvre commençait par une citation d'Alejandro Dolina contenant une dédicace : « *La question finale (« A combien devrait-on vendre le kilo de riz? ») est insignifiante à côté d'autres questions qui ne sont pas écrites, mais judicieusement suggérées par le Professeur Frascarelli: La vie a-t-elle un sens? Y a-t-il un but dans l'univers ? Respectons-nous inconsciemment un plan divin ou diabolique ? ».*

Le récit avait pour structure générale la séquence traditionnelle de l'expérience, mais l'intrigue allait beaucoup plus loin pour devenir une histoire chevaleresque. Dans ce document, les élèves (c'est-à-dire l'informateur voyou) se sont mis dans la peau d'un personnage appelé Ñu, un simple petit voleur, position à partir de laquelle ils ont développé le récit. Les diapasons, à leur tour, ont adopté des noms et des personnalités définis, et sont devenus des protagonistes de second ordre. L'un des diapasons est devenu la belle Sharon, tandis que l'autre a pris la forme de l'irrépressible

Alexandre. Bien sûr, avant de commencer avec les aventures a proprement dites, Ñu a présenté son douloureux passé personnel, son rôle dans l'histoire (comment pour des raisons déshonorantes, il devint une sorte d'écuyer d'Alexandre) et sa première série de critiques des autres personnages, de la société qui l'entourait (avec des allusions claires à la société actuelle) et, par simple tradition, à la couleur chevaleresque de l'histoire elle-même. Les formalités du genre terminées, l'action (et l'expérience) commencèrent finalement. Sharon a été kidnappée par un affreux dragon à la peau gluante, nommé comme assistant des travaux pratiques du sujet, et a été emmenée au cœur du Royaume de l'Unité Muslera. Là, elle a été exposée aux tortures les plus terribles, parmi lesquelles l'exposition à des heures de démonstrations mathématiques incompréhensibles du méchant mais instruit roi Carlos, avec pour finalité, de la forcer à révéler les secrets les mieux gardés de son propre royaume. Bien évidemment, Alexandre décida d'aller à la rescousse de sa bien-aimée, ce qui l'obligea à surmonter un nombre incalculable d'obstacles (le processus de l'expérience, documenté dans les fichiers annexes). Au moment le plus critique de l'histoire, l'un de ces obstacles semblait insurmontable et mit Alexandre à terre, au point de le forcer à choisir entre abandonner sa bien-aimée ou périr (le détail de la scène, un simple pas de l'expérience, faisait une allusion métaphorique magistrale à la « crise professionnelle » que subissent les étudiants d'ingénierie lorsque les sciences dures les submergent). Notre héros, bien sûr, décida de donner sa propre vie pour la sauver. La fin, heureuse, réunit Alexandre et Sharon dans un amour éternel (une résonance). Au contraire, Ñu est retourné à sa vie de privation, après quoi, selon son point de vue, ses contributions ne furent pas suffisamment reconnues.

Il est possible que la valeur artistique de l'œuvre ne soit pas entièrement claire (ou peut-être excessivement), puisque le docteur en physique Ema Gasparini, responsable des travaux pratiques, a résumé son appréciation de l'œuvre en question comme « un manque de respect, une insolence, une blague de mauvais goût ». Le ton furieux semblait confirmer l'absence de métaphores ou de messages entre les lignes. En tenant sa tête dans une main et en agitant le rapport avec l'autre, elle a crié à nouveau : « Je n'ai jamais rien vu de tel », un commentaire que les étudiants reçurent avec une satisfaction particulière, bien qu'ils essayèrent de minimiser ce



qu'ils considéraient comme une flatterie scandaleuse avec un « non n'exagérons rien... ».

Les étudiants ont exposé au Docteur une brève genèse du nouveau genre littéraire et de ses fondements théoriques, mais elle les a regardés avec étonnement. Consternée, elle se demandait à voix haute « si tout cela était vrai » ou, au contraire, était-ce « une continuation de l'effronterie ». Encerclée par les arguments des étudiants, elle décida de mettre fin à la controverse en ordonnant aux étudiants de « refaire le rapport de manière traditionnelle », sous la menace de ne pas valider la matière ou d'appliquer des sanctions disciplinaires.

Compte tenu du critère de réussite, il est possible que les étudiants aient commis une erreur en ne joignant pas d'annexe développant le concept du rapport Picaresque et ainsi donner un contexte à la nouvelle création. Cependant, les auteurs ont estimé qu'« une œuvre doit être imposée par sa propre force ». Et que « comme l'humour, l'art n'a pas à être expliqué ».

Acculés, les élèves ont fini par céder, se trahissant. Ils ont produit un rapport gris, abandonné leurs ambitions créatives et suivi la voie qu'exigeait l'obtention de diplômes. L'un d'eux a par la suite obtenu une bonne position en Allemagne. De l'autre, on perdit la trace, bien que certains le décrivent comme "perdant son temps dans les proches banlieues de Buenos Aires".

Les hommes passent, mais les bonnes idées trouvent toujours, tôt ou tard, un esprit libre qui insiste pour les mettre en lumière.

# La formule du succès

*[Le Docteur Ingénieur Armando Sanguinetti entre dans la salle de classe où il enseignera la première classe de son classique cours de Probabilités et Statistiques, à la Faculté d'Ingénierie de l'Université de Buenos Aires. Il porte, bien sûr, une chemise à carreaux rouge et bleue, un jean noir et des chaussures trop usées. Sa silhouette a été endommagée par des années de vie sédentaire et il semble que sa vue également, car il utilise des lunettes à fort grossissement. De plus, il semble avoir des problèmes avec l'un de ses yeux, avant de commencer à parler, il doit ajuster sa paupière plusieurs fois (à l'aide de son annulaire, après l'avoir salivé), un ajustement qu'il continuera à faire tout au long de l'introduction et, plus tard, tout au long de la classe. Après la salutation générale, il commence avec l'introduction.]*

J'aime commencer ce cours en demandant à quoi servent les mathématiques.

*[Sanguinetti parcourt la classe, invitant les élèves à répondre. Certains, timidement, fournissent des réponses qui lui permettent de rebondir.]*

Comme vous pouvez le voir, la plupart des réponses décrivent des applications spécifiques, telles que la construction d'un pont, le lancement d'un satellite ou la tenue d'une comptabilité d'entreprise. Ou des études sur d'autres sciences mathématiques, comme la physique, l'électronique ou l'informatique. D'un point de vue technique les réponses sont correctes, mais parfois la correction est le meilleur moyen de cacher la vérité.

La vraie réponse est beaucoup plus simple : les mathématiques servent à la compréhension. C'est un outil qui nous permet d'organiser des concepts, les faire interagir, voir ce qui arrive entre eux, et en tirer des conclusions.

*[Sanguinetti s'arrête pour permettre aux élèves d'assimiler les idées qu'il vient de donner.]*

Voyons comment cela s'applique lorsque l'on pense à la fameuse "formule du succès" généralement insaisissable.

Chaque jour, des légions de personnes désorientées cherchent le succès, ce résultat tant éphémère. Ils croient à tort que cela les conduira au bonheur tant recherché. Et ils le font avec tant de détermination qu'il est impossible de leurs suggérer d'autres moyens.

Le moyen le plus efficace et le plus improbable de bien faire les choses est de ne pas se tromper. Une alternative plus humaine consiste à commettre de petites erreurs et, surtout, rapidement. L'erreur rapide économise une énergie précieuse et vous permet de reprendre rapidement la route du succès.

En résumé, comme nous ne pouvons pas empêcher tous ces gens de chercher le succès, nous allons essayer de les aider à le trouver rapidement. Pour ce faire, nous vous fournirons la "formule du succès". Et quand je dis formule, je veux dire formule, je ne parle pas de rumeurs.

Commençons par nous mettre d'accord sur le sens de l'expression « formule du succès ». Par « formule », nous comprenons la structuration symbolique des facteurs qui conduisent à un résultat reproductible. Et pour le « succès » à la réalisation d'un objectif préétabli, en supposant que le temps et la forme y sont intégrés.

Pour réussir, il suffit de développer quatre facteurs fondamentaux : la capacité, l'effort, la créativité et le courage. Il est clair que si nous maximisons leurs quantités, nous améliorerons la réalisation des objectifs, tandis que si nous les minimisons, nous n'obtiendrons peu voire rien. Pour que cela soit utile, il est nécessaire de trouver non seulement les facteurs qui contribuent au succès (bien connus de beaucoup) mais aussi leurs combinaisons, afin d'optimiser les résultats.

La première chose que nous devons savoir, c'est qu'il y a deux facteurs, la capacité et l'effort, qui contribuent linéairement au résultat, tandis que les deux autres, la créativité et le courage, le font de façon exponentielle.

*[Sanguinetti va à un bout de la pièce, prend un marqueur noir et, tournant le dos, se prépare à écrire au tableau. Les élèves profitent de la pause pour échanger des regards incrédules.]*

Supposons la nomenclature suivante :

CA = Capacité

EF = Effort

CR = Créativité

CO = Courage

SU = Succès

exp = «exponentielle», c'est à dire, la fonction qui multiplie une valeur par elle-même autant de fois que l'exposant qui l'accompagne l'indique.

Une formule possible qui exprime cela pourrait être considérée comme suit :

$$SU = (CA + EF) \exp (CR + CO)$$

*[Sanguinetti se tourne à nouveau vers la classe, tout en laissant sa main vaguement signaler la "formule de réussite" qu'il vient d'élaborer. Ensuite il continue.]*

Cette première version de la formule nous permet de vérifier certains phénomènes que nous avons toujours supposés, mais que nous pouvons désormais voir clairement formalisés.

La capacité et l'effort sont importants et nécessaires, mais linéaires, prévisibles et limités. La créativité et le courage sont ceux qui amènent le vertige à la réalisation d'un objectif.

Une capacité et un effort maximum avec une créativité et un courage nul peuvent aller plus loin qu'une capacité et un effort nul avec une créativité et un courage maximum. Bien que...

À des niveaux similaires pour chacun d'eux, nous avons plusieurs situations possibles. Si ces niveaux sont faibles, la capacité et l'effort apportent la plus grande contribution. Si ces niveaux sont élevés, la créativité et le courage le font. De toute évidence, si les valeurs sont moyennes, les facteurs contribuent au succès de manière plus équilibrée.

Les conclusions pouvant être tirées de cette formule ne s'arrêtent pas là, mais je pense que nous avons déjà compris le mécanisme de travail, la partie la plus importante d'un processus de compréhension.

*[Sanguinetti baisse sa main et la laisse au repos, adoptant une posture corporelle beaucoup plus détendue.]*

En général, l'éducation et le travail se concentrent sur le développement des capacités et des efforts, au détriment de la créativité et du courage. Dans le cas de l'éducation, la plupart des sujets et des tâches concernent l'augmentation des capacités dans divers domaines techniques, à base d'efforts. Il en résulte, effectivement et positivement, une amélioration des deux. Cependant, s'il est possible de trouver des exercices au travers desquels on cherche à exercer la créativité, je ne me souviens pas d'un exercice dont l'objectif explicite soit de développer le Courage.

À la fois, il semble que le courage soit plus important que la créativité, car sa présence est essentielle pour que cette dernière ait une sorte de valeur. Si l'on suppose que la créativité consiste à concevoir de nouveaux chemins, inexplorés et parfois risqués, le Courage est le seul moteur qui puisse nous amener à les parcourir.

C'est pour cette dernière raison que, pendant mon temps libre, je travaille sur un petit livre de « Stratégies, techniques et exercices pour développer le Courage ».

*[Sanguinetti marque une pause presque imperceptible, peut-être pour mesurer l'intérêt de ses élèves. Puis il se tourne vers le tableau, où il pointe à nouveau le marqueur noir.]*

Par conséquent, nous pourrions affiner la formule comme ceci :

$$SU = (CA+EF) \exp (CR \exp CO)$$

Une prochaine étape possible dans l'élaboration de la formule serait la définition d'échelles pour chacun des facteurs, des critères objectifs pour son établissement et l'incorporation de facteurs d'ajustement pour obtenir une gamme confortable de résultats (par exemple, de 1 à 10).

De cette manière simple, nous sommes arrivés à la "formule du succès". Maintenant, grâce aux mathématiques, nous comprenons mieux. Mais il ne faut pas se tromper, les conclusions ne sont utiles que si elles nous conduisent à de nouvelles questions.

*[Avec son langage corporel sans équivoque, Sanguinetti termine l'introduction. Quelques applaudissements chaleureux se font entendre dans l'un des coins de la salle de classe. Il efface le tableau, après quoi il se retourne et regarde les élèves. Il se demande rhétoriquement qu'est-ce que la probabilité et il commence à en parler.]*

# Notes finales

## Comment me contacter

- Web. Versions digitales de mes livres, téléchargeables gratuitement.  
jmguerrera.com.ar
- Blog. Les récits de ce livre, traductions et plus, prêts à partager.  
medium.com/@jmguerrera
- Email. Pour m'écrire et me donner votre avis sur le livre.  
jmguerrera@gmail.com
- WhatsApp. +54 9 11 2283 9356

En général, les lecteurs ignorent les informations ci-dessus et m'ajoutent sur les réseaux sociaux. Je les accepte quelques fois.

## Pour m'aider considérablement, vous pouvez

M'écrire et me dire en toute honnêteté ce que vous pensez du livre. Sans aucun doute, les critiques positives et négatives m'aideront à m'améliorer à l'avenir. Les points qui suivent ne sont pertinents que si vous avez aimé le livre.

- Contribuer au financement. Voir la première page du livre.
- M'aider à distribuer des livres comme celui-ci. Il suffit de me demander plus d'exemplaires.
- Faire circuler le livre.
- Partager sur les réseaux sociaux :
  - Vos histoires préférées. Vous les trouverez publiées sur mon blog, cherchez les via google!
  - Une photo du livre.
- Laisser une critique du livre sur des plateformes comme GoodReads.
- Me mettre en contact avec un éditeur qui pourrait être intéressé pour publier ce livre, les précédents ou les suivants.
- M'aider à traduire les histoires dans votre langue.

## **Autres livres parus**

- «Punto Rosalía».
- «Una aventura miserable».
- «Esto no va a ser fácil».
- «Sucesión de despertares en una ciudad desconocida».
- «Libro del futuro».
- Livre en cours, se publiera fin 2021.
- De nouveau: vous pouvez les télécharger gratuitement sur mon site web

## **Illustration de la page de couverture**

L'auteur de la merveilleuse illustration de la couverture est Mariano Jofré. Mariano aime dessiner et peindre. Son compte Instagram est @jofremariano

## **Remerciements de cette édition**

*"Remercie la flamme pour sa lumière, mais n'oublie pas la lampe qui se tient dans l'ombre avec une patience constante.  
Rabindranath Tagore*

Aux lecteurs, pour leur soutien.

À Eva, pour sa traduction dévouée.

À ma sœur Mer, pour sa révision de tous les textes, mais aussi pour m'avoir aidé à trouver la profondeur qui pouvait y être. Je l'admire pour son honnêteté et son courage face à la vérité, à commencer par la sienne. Je recommande son blog "La dernière saison : fideos con queso" et ses livres d'histoires, disponibles dans les librairies Mar Azul.

À mon ami Mariano, pour son aide dans toutes les questions liées à la conception visuelle du livre. Son humilité et sa générosité sont admirables.

À mes amis Oto, Gaby et Noe, pour leur aide précieuse.

À Mercedes, Fernanda et Pedro, qui m'ont aidé à revoir les textes de cette édition.

À Lisa, Anna, Jörg, Branka et Naty, qui m'ont aidé à traduire une partie de l'écriture en anglais et en allemand. Ces traductions sont disponibles sur mon blog.

À María, pour son aide désintéressée et sa position stratégique dans la librairie.

À Pablo, Lari et Corina, pour avoir utilisé ce livre avec leurs élèves et partagé leur expérience avec moi.

À mon ami Gonza, qui me soutient avec ses éternels et peu sérieux conseils ; et avec son vin de grande qualité. A Ceci aussi.

A mes parents, les inconditionnels.

À tous ceux qui m'ont aidé dans le processus de création de ce livre.

À ceux qui ne m'ont pas encore aidé, mais qui le feront bientôt.

## **Brève biographie**

*«... il n'y a pas de nudité plus véritable et terrible que l'expression artistique, si elle est authentique; puisque chaque œuvre d'art est une autobiographie, non pas au sens littéral du terme, mais au sens le plus profond et le plus sérieux: un arbre Van Gogh est Van Gogh, c'est sa propre âme nue devant nous. »*  
*Ernesto Sabato*

Si Sabato a raison, vous pourrez me connaître davantage en lisant les histoires de ce livre qu'avec les quelques lignes qui suivent. Je vais les écrire tout de même, car mes conseillers les plus engagés ont insisté "arrête de plaisanter avec Sabato et Van Gogh, les gens veulent des données concrètes !".

J'ai toujours écrit, depuis que j'ai appris à le faire en 1989, à l'âge de six ans. J'ai commencé à publier beaucoup plus tard, aux alentours de mes dix-huit ans. D'abord, je l'ai fait de manière très informelle, avec de modestes photocopies, puis dans un journal de quartier et plus tard sur quelques blogs. Entre 2016 et 2019, j'ai publié cinq livres (quatre originaux et une sélection).

Je n'ai jamais participé à un atelier littéraire, ce qui explique peut-être le résultat de ce livre, quel qu'il soit. Ce n'est pas que je m'oppose à le faire,



bien au contraire, mais chaque fois que j'ai du temps pour la littérature, je préfère le consacrer à l'écriture ou à la lecture.

Je ne m'oppose pas non plus à publier au travers d'un éditeur, mais la tâche d'en trouver un est un projet en soi, généralement ardu et peu lié à la littérature. Heureusement, ou par détermination, il existe des voies alternatives.

Il y a longtemps, lorsque je publiais sur des photocopies, je participais à des concours littéraires. Mais je ne le fais plus, pour diverses raisons, comme l'ennui des processus de participation et ma méfiance instinctive et injustifiée à l'égard des jurys.

Pour cette raison, ou parce que je ne suis pas si bon, je n'ai gagné aucun prix ou de reconnaissance du style. Ce n'est pas important pour moi, mais ce sont des choses qui sont généralement mentionnées dans les biographies.

Je ne vis pas de la littérature. Cela me permet d'écrire et de publier facilement avec une grande liberté, sans aucun type de conditionnement.

Maintenant oui, les données concrètes. Je suis né à Palermo, Buenos Aires, mais j'ai grandi en banlieue. À San Andrés, mon quartier. Là-bas j'étais à l'école augustinienne, fait partie du club Tres de Febrero (où j'ai reçu mon diplôme de maître-nageur), de la bibliothèque Diego Pombo et du groupe de voisins de San Andrés. Plus tard, j'ai reçu mon diplôme d'ingénieur informatique (UBA). En parallèle, j'ai fait une première année de science politique (UBA). Une fois diplômé, j'ai fondé deux petites entreprises avec mon ami Mariano, dans lesquelles je travaille à ce jour : Glidea et Drupal Soul. Au cours des dernières années, j'ai pu effectuer de nombreux voyages, principalement en Amérique latine, en Europe, en Asie et en Amérique du Nord.

Enfin, le plus important : je suis très heureux d'écrire, de publier et de partager ce livre avec vous.

## **Bureaucratie**

L'un des aspects positifs de l'auto-édition est que la bureaucratie peut recevoir la place qu'elle mérite : la pire de toutes. Ce n'est pas la fin, mais juste avant.

*Première édition imprimée. Éditée par Juan Manuel Guerrera à San Andrés, Buenos Aires, Argentine, en octobre 2019. 2000 exemplaires. Imprimé en Argentine. Le dépôt établi par la loi 11 723 est effectué.*

Cet ouvrage est sous licence Creative Commons Attribution - Share Alike 4.0 International. Ceci est une licence de culture libre !

**Si vous avez fini de lire le livre, veuillez le faire passer :)**